

- 3) APB, no. 80. Vicariat Apostolique du Haut-Congo, Marungu, § 3: Saint-Jacques et Sainte-Famille de Lusaka, feuillets 242-243. Les Marungu sont un massif montagneux, quoique d'assez mediocre altitude, qui borde le Tanganyika dans sa partie Sud; du cote congolais.
- 4) Très croyant, Joubert se considerait comme un missionnaire laïc, et voyait sa residence de Saint-Louis du Marumbi, ou il construisit d'ailleurs une eglise, comme une sorte de *mission sans pretre*. Sont par gout personnel, soit parce qu'il tenait a suivre en tout l'exemple des Peres Blancs, il tint donc lui aussi un diaire, qui est conserve par les archives des Peres Blancs, sous le no. F-18.
- 5) On en a un exemple particulier avec la bataille de Ngabo: la premiere *entree* de Joubert, de source noire, fait etat d'une defaite F.P. et de la mort d'un officier. Vient ensuite une rumeur qui court chez les Europeens: il y a eu une bataille et la F.P. a gagne. Arrive enfin la nouvelle officielle: il y a eu une bataille et Debergh, blessé, s'est suicide pour echapper à la captivité.
- 6) Les extraits du document E-18 (APB) sont tires des pages 1896-10 à 27.
- 7) Les Bwari sont une tribu du Nord Tanganyika, sur la rive congolaise, à proximite du cap Banza.
- 8) Dans la region du Tanganyika, le nom *nyampana* designa tout d'abord un assistant d'un chef de village, souvent charge de fonctions policières ou militaires. Il s'appliqua par la suite à une sorte de sous-officier ou d'officier subalterne, dans les troupes mercenaires escortant les caravanes. Joubert l'applique souvent indistinctement à tout militaire africain.
- 9) La tribu Fipa habite au Sud du Tanganyika, sur la rive AOA. L'Ufipa est la region qu'ils habitent ou, plus generalement, la rive qui se trouve droit en face du Marungu.
- 10) c.a.d. de remonter vers le Nord par le lac.
- 11) Rumaliza, sultan d'Ujiji (cfr carte) avait été chassé, après sa defaite durant la *campagne arabe* par un usurpateur, Masalah ben Njem al Shalimi, soutenu par les autorites de l'AOA. En 1894, il s'allia alors à Mkwawa, chef des Hele, pour resister à la colonisation. Battu, Mkwawa se suicida le 19 juillet 1898, tandis que Rumaliza s'échappait, gagnait Zanzibar où il fit encore de l'agitation contre l'occupation allemande. Les deserteurs ont donc strictement l'intention de gagner la rive Est, sans qu'on puisse dire avec precision où ils comptent aller.
- 12) APB, Lusaka, ff. 209-210 (413-414).
- 13) Le terme *devriches* était souvent utilisé pour designer les mahdistes.
- 14) Selon toute vraisemblance la Lublilangi ou Lubilash. Celle-ci coule du Sud vers le Nord. Sans doute faut-il lire *au Sud des sources de la Lublilangi*.
- 15) APB, ff. 198-199 (260-261) Mpala.
- 16) Baudouinville.
- 17) APB, chr. no 75 juillet 1897. Vicariat apostolique du Haut-Congo/Marungu, Notre-Dame de Mpala pp. 203 à 205 (407 à 409) novembre et decembre 1896.
- 18) Wanyamwezi: originaires de la region de Tabora (AOA).
- 19) Localité dont le chef est le beau-frere de Joubert.
- 20) Gorissen, dit aussi De Landtsheer, ex-sous-officier belge, engagé dans les auxiliaires des missions.
- 21) en réalité, ils ont été *reprises*, non battus (cfr. infra).
- 22) APB, E-18, 1897/1-2.
- 23) *ibidem*, 1897/5.
- 24) *ibidem*, 1897/6.
- 25) *ibidem*, 1897/7.
- 26) *ibidem*, 1897/9.
- 27) *ibidem*, 1897/10.
- 28) *ibidem*, 1897/11.
- 29) *ibidem*, 1897/12.

XIV. Les opérations de 1896/97

Le pouvoir colonial fut particulièrement peu satisfait lorsqu'il apprit la reaparition des *minis de Lububourg* dont il se croyait debarrasse. La F.P. étant en effet engagée à fond dans les préparatifs de la campagne du Nil.

Miehaux, qui avait succédé à Gillain comem C. D. de Lusambo, reçut le 1er août 1896 l'ordre de rejoindre Dhanis à Stanleyville pour prendre part à l'expédition contre les mahdistes. Tout en gagnant le Luataba, il mit le G. G. au courant des nouvelles alarmantes qu'il avait reçues. Le 26 octobre, il recevait le commandement des opérations contre les Baoni.

On estimait que ceux-ci devaient être environ cinq cents, tandis que les chefs avec qui ils étaient alliés pouvaient aligner de quatre à cinq mille guerriers. Le fait même que l'on estime encore les révoltés à ce nombre, après plus d'une année de combats où les occasions d'avoir des pertes n'ont pas manqué, montre que le recrutement et la formation de nouveaux Baoni avait bien fonctionné. Il n'est d'ailleurs pas certain que Miehaux ait eu affaire à *tous* les Baoni, ou à tous en même temps. Ses adversaires de Bena-Kapwa et ceux de Goie-Kabamba peuvent avoir été deux groupes différents. On sait en effet qu'une partie des révoltés s'étaient installés près de Kikonja, dans le fameux camp du lac Kisale dont il a été question à plusieurs reprises. Ce groupe fut éliminé en 1901, du moins en tant qu'unité combattante.

Une autre partie des révoltés, plutôt que de se fier à la *forresse naturelle* de Kikonja, s'enfonça fort loin vers le Sud-Ouest, jusqu'à se trouver entre les cours supérieurs de la Lublash et de la Lubha, où ils furent éliminés en 1908. Ils considéraient sans doute que leur sécurité était mieux assurée par l'immensité du territoire méridional, encore pratiquement inoccupé par l'Etat et où ils pouvaient, comme leurs alliés des populations insoumises locales, bénéficier de possibilités d'approvisionnement offertes par les *pombeiros* angolais, au prix il est vrai de leur participation à la traite des esclaves. Le fait que Debergh ait entendu parler d'un chef unique (mais était-ce pour tous ou pour le camp du lac Kisale?) peut être interprété dans le sens d'une séparation des deux groupes pendant la campagne de 96/97 et en partie à cause de celle-ci. Il

haut envisager alors que les Baoni avaient leur *capitale* au lac Kisale (ce qui semble établi) et que ceux qui opéraient contre Kasongo Niembo et furent battus à Bena Kapwa étaient une sorte de *corps expéditionnaire*, envoyé pour soutenir Kabongo, Dibwe et Kolonomi. Battant en retraite, ce corps n'aurait pas regagné sa base, préférant prendre le large vers le Sud, amenant ainsi la séparation en deux groupes, qui pouvait très bien n'être envisagée ni comme radicale, ni comme définitive. Les vainqueurs de Crôie Kabamba peuvent avoir été une arrière-garde de ce premier groupe, comme ils peuvent avoir été un avant-poste de Kikonja. Dans cette dernière hypothèse, leur entrée en action peut avoir eu plusieurs motifs: retarder ou éliminer les poursuivants de leurs frères d'armes; empêcher la F.P. de marcher sur le lac Kisale; au Sud-Est, ou au contraire l'empêcher d'aller vers le Nord-Ouest rejoindre Kasongo-Niembo ou attaquer Kabongo, dont on pouvait toujours craindre qu'il ne tende une oreille soudain attentive aux sifflements du *rallentement* s'il se trouvait seul devant la F.P.

La présence de Yamba-Yamba et de Kimpuki dans le Sud en 1908 n'est un argument ni pour ni contre cette façon de voir la séparation des Baoni en deux groupes. Il n'est pas certain que les deux caporaux aient conservé le rôle dirigeant qu'ils avaient joué à Luluabourg. Et même si l'on voit en eux respectivement le *chef antique* et le *successeur désigné* dont il est fait état dans le diatre de Mpala, ils ont très bien pu prendre eux-mêmes la direction des opérations contre Kasongo Niembo. En tous cas, le prestige que devait leur valoir leur rôle de dirigeants de la première heure et de vainqueurs de plusieurs batailles devait normalement pousser les Baoni à exiger qu'ils dirigent ces opérations. La prudence aurait cependant exigé qu'un seul s'en aille et que le *successeur* demeure au lac Kisale. Ce fut peut-être le cas: de 1901 à 1908 on a largement le temps d'aller à pied de Kikonja à la Lubilash, même en se cachant et en faisant des détours.

Michaux, qui estimait donc avoir environ cinq mille hommes devant lui, pouvait leur opposer de Besche, de Cœk, Bastien, Spillaert et Bollen (1) avec quatre cents hommes, Swensson avec cent hommes et huit cents auxiliaires, Ciervais, Burke et Windley avec 130 hommes. Ses troupes disposaient également d'un canon Nordenfeldt de 47 mm (2).

Il y avait donc en principe égalité entre les deux camps en ce qui concerne les soldats régulièrement entraînés. Les Baoni avaient l'avantage d'avoir plus d'auxiliaires connaissant bien le terrain puisqu'ils se battaient en partie chez eux. Mais, en cas de bataille rangée, la F.P. pouvait escompter faire d'importants ravages avec son canon.

En nombre absolu, Michaux disposait des mêmes moyens que la F.P. après la bataille de Nganda. Mais il fallait qu'il contrôle soigneusement

ses auxiliaires, évite les embuscades et impose la bataille rangée.

Dans ce but, il imposa des précautions extrêmement sévères, sur lesquelles il s'étend longuement dans son livre de souvenirs, et sur lesquelles il comptait pour assurer sécurité et cohésion à sa colonne, tant pendant la marche qu'au campement (3). ... Mes troupes étaient divisées en six compagnies à trois pelotons. Chaque compagnie était numérotée de 1 à 5; la 1^{re}, directement sous mes ordres et composée d'anciens soldats qui avaient fait leurs preuves, formait en quelque sorte ma réserve générale.

Lorsque nous étions en marche, j'avais toujours avec moi cent à cent cinquante auxiliaires indigènes, armés de fusils à piston et qui, commandés par quelques chefs jeunes et ambitieux, ne demandaient pas mieux que d'avoir l'occasion de se distinguer.

Sauf la solda qu'ils ne recevaient évidemment pas, ils étaient, au point de vue des vivres, traités sur le même pied que nos soldats. Ils me servaient en quelque sorte de cavalerie d'exploration et, tous les jours, ils étaient envoyés en avant de la colonne et devaient battre l'estrade en avant et sur les flancs.

Venait ensuite la compagnie qui était chargée de l'avant-garde.

Cette compagnie qui avait été à l'avant-garde aujourd'hui passait à l'arrière-garde demain, et ainsi de suite, chacune d'elles arrivant donc tous les cinq jours à être d'avant-garde.

La compagnie qui se trouvait à l'arrière-garde avait un peloton en tête des bagages et un peloton en queue.

Les hommes du troisième peloton étant intercalés parmi les porteurs, chacun avait à surveiller, aider ou défendre deux ou trois de ceux-ci, dont ils étaient responsables.

Je marchais en tête du gros avec la compagnie que j'appellerai de vétérans qui, elle, ne me quittait jamais.

Le peloton canon 4,7 marchait immédiatement derrière cette compagnie.

En cas d'attaque, je me trouvais à même de transmettre mes ordres rapidement à toute la colonne.

Deux autres précautions avaient aussi été prises.

Chaque fois que l'on se mettait en marche, les hommes étaient comptés 'par quatre'.

Les bois, dans ces pays-là, étant immenses, il est impossible de les fouiller complètement. Aussi, en temps de guerre, leur passage est-il toujours dangereux: une surprise est toujours à craindre.

Dans ce cas et sans commandement, les numéros 1 et 3 devaient faire un 'à droite' et les numéros 2 et 4 un 'à gauche'; de cette façon, aucun secteur n'était privé de feu.

En cas de surprise, le commandant de l'arrière-garde devenait en quelque sorte indépendant.

Il avait l'ordre de choisir rapidement l'endroit qui lui paraissait le plus propre à la défense, et les porteurs, pressés par les soldats, devaient venir le plus vite possible se former en cercle autour de lui; les caisses et les ballots étaient, au fur et à mesure de l'arrivée des porteurs, mis en cercle et l'un au-dessus de l'autre de façon à former un abri, derrière lequel les soldats de l'escorte prenaient position, tandis que tous les porteurs recevaient l'ordre de se coucher, afin d'empêcher tout désordre.

En arrivant à l'endroit que j'avais désigné pour le camp, mon premier-sergent aide de quatre caporaux, toujours les mêmes, planta rapidement quatre drapeaux formant les quatre coins du camp.

Chaque compagnie, en arrivant, savait alors exactement l'endroit qu'elle devait occuper.

La compagnie qui avait formé l'avant-garde était à cheval sur la route; la compagnie qui la suivait et qui, par conséquent, devait prendre la garde, se mettait immédiatement derrière elle; le numéro 3 faisait face à droite; le numéro 4, face à gauche; le numéro 5 face en arrière; la compagnie des vétérans se formait en cercle autour de ma tente et des bagages et fournissait tous les jours la garde qui devait veiller sur ceux-ci. Ils étaient en plus chargés de couper du bois pour mettre en dessous des bagages, afin que ceux-ci ne reposassent pas sur la terre, de les recouvrir d'herbes mouillées afin de les préserver de feu, de les arranger toujours dans le même ordre au fur et à mesure qu'ils arrivaient, enfin de dresser ma tente et de faire le kilombe où les blancs prenaient leurs repas. En revanche, ils étaient exempts de garde à l'extérieur du camp.

La garde de celui-ci était confiée à la compagnie qui se trouvait au deuxième rang et à cheval sur la route et qui, par conséquent, le lendemain matin, devait faire l'avant-garde.

Un peloton était affecté à cet effet. Les deux autres pelotons étaient considérés comme étant de piquet; des hommes armés devaient lorsqu'on se trouvait dans une zone dangereuse en pays ennemi, accompagner les femmes ou les porteurs, qui se rendaient soit à l'eau, soit aux champs de manioc ou de patates.

Aussitôt que les cases des hommes étaient construites et qu'ils avaient eu le temps de prendre un peu de repos, le camp était mis en état de défense.

Chaque compagnie, excepté bien entendu le numéro 2, devait, au moyen de ses machettes, déblayer le champ de tir d'environ cent mètres. Tous les branchages abattus étaient amenés à environ dix mètres de la piste du camp puis enchevêtrés, le gros bout des branches du côté du camp, le petit bout du côté de l'ennemi. Cela fait, les hommes, au moyen

de la pioche indigène dont chacun était muni, creusaient une tranchée, abri, rejetant les terres sur le gros bout des branches.

Une seule entrée était laissée au camp, et celle-ci défendue en avant par un redent, ou se tenant un piquet.

Tout étranger, avant d'être introduit au camp, devait être interrogé par le chef de piquet.

En cas d'attaque pendant la nuit, la compagnie attaquée se défendait derrière ses retranchements avec son effectif au complet et était bientôt renforcée du peloton de piquet qui n'était pas de garde à la porte d'entrée.

Les trois autres compagnies envoyaient leurs pelotons un et deux dans leurs tranchées-abris respectifs, tandis que leur peloton numéro 3 venait rapidement se former auprès de ma tente.

En comptant les trois autres pelotons de vétérans, il se faisait donc que mon camp parlaitement gardé. J'avais encore six pelotons susceptibles d'être dirigés successivement ou simultanément sur l'endroit qui me semblait le plus menacé.

Quant au peloton qui se trouvait de garde aux avant-postes, il se repliait aussitôt que l'attaque s'était dessinée comme s'enfuyait.

Celle-ci terminée, chaque sentinelle, qui était toujours double, devait rejoindre son poste.

Celles-ci étaient placées la première fois par un officier accompagné du sergent de garde. Tous deux devaient faire une ou plusieurs rondes pendant la nuit.

Les sentinelles étaient toujours cachées, soit derrière des buissons, soit derrière un arbre.

Tout homme surpris endormi pendant sa faction était impitoyablement dégradé le lendemain matin de son rang de soldat et devait servir, le restant de la campagne, comme porteur.

Une couple d'exemples suffirent; plus jamais dans la suite aucune sentinelle ne fut prise en défaut.

La colonne partit le 8 de Kolomoiti et campa le 11 novembre à Bena Kapa. Le camp fut attaqué dans la nuit du 12 au 13. Une contre-attaque de Swensson fut repoussée avec une telle vigueur que les assaillants purent entrer dans le camp, où ils furent cependant arrêtés par Bolten et son détachement. Les Baoni se seraient repliés en bon ordre, s'ils n'étaient tombés malencontreusement sur le campement des auxiliaires, arrivés entrecamps et placés, sous le commandement de deux mercenaires africains, Albert Fries et Mohamechi. La bataille, qui dura pendant toute la journée du 13, devint extrêmement confuse, dégénérant en une mêlée où se livrèrent des combats individuels acharnés. En un point du champ de bataille, on releva nonante morts sur un espace d'un hectare seulement!

Une fois de plus, la F.P. estima que les Baoni avaient *deux de leurs chefs* (4) parmi les tués. C'été bonne volonté constante des Baoni gradés à mourir lors de chaque combat fini par évéiller le soupçon que la découverte périodique de leurs cadavres étai le seul *paraphase* que les officiers de la F.P. aient découvert pour compenser leurs échecs. Le Maître étai en effet fort mécontent : tout ce temps perdu dérangeait ses plans ambitieux sur le Haut-Nil.

Mais Michaux dut constater qu'une fois de plus l'eau de ses troupes se refermai sur le brouillard : au soir du 13, les Baoni avaient disparu.

La position de la F.P. devint rapidement incommode. La région avait déjà subi les opérations de 1895 et celles de la guerre civile luba, sans parler des ponctions humaines et des ravages matériels de la traite angolaise. C'est de plus une région forestière qui n'est pas des plus riches. Elle ne put donc bientôt plus répondre aux besoins d'une troupe aussi importante que celle de Michaux. (Il faut, rappelons-le encore une fois, tenir compte des femmes et des porteurs). Toujours vertueuse dans ses écrits, la F.P. note qu'elle 'éprouvait de grandes difficultés à nourrir tout ce monde dans un pays dévasté par les révoltes' (5). Nous sommes suffisamment édifiés par ailleurs sur le comportement habituel de la F.P., et en particulier sur ses méthodes de réquisition, que pour lui rendre ce qui lui revient dans ces ravages.

Lorsqu'en août 1895, lors d'une interview qu'il accordait à l'agence Reuters à Londres, Dhannis se vit confronté avec cette question du comportement dévastateur de la F.P., il trouva une réponse qui n'en étai pas une : 'Réfléchit-on que là-bas tout le monde indistinctement est armé et que, par la suite, la violence de la révolte contre des lois, comme celle de la répression, s'y aggrave tout naturellement' (6).

Comme il fallait s'y attendre, la famine ne fut pas seule à rejoindre sa vieille amie la guerre : l'épidémie s'en mêla. L'historiographie de la F.P. écrit : 'La maladie faisait le vide dans les rangs des blancs et des noirs et les effectifs fondaient de jour en jour' (7).

Malgré ces difficultés, la colonne Michaux continua pendant trois mois à *poursuivre* les Baoni, sans trop savoir où ceux-ci se trouvaient, descendant vers le Sud entre la Lomami et le Luataba. Et nous avons pu voir, par les notes de Joubert, que toute cette période fut extrêmement fertile en canulars, d'après lesquels des révoltés en nombre considérable avaient été vus dans les endroits les plus divers de l'Est du Congo.

Le 18 janvier, le lieutenant Burke signala à Michaux qu'il étai en contact avec ce qu'il appelait *une forte patrouille ennemie*, près de Goie-Kabamba; entre Kabongo et les lacs du Luataba.

L'officier américain, qui avait avec lui une bonne centaine d'hommes n'attendit pas que les autres troupes de la F.P. le rejoignent et voulut charger à la tête de son détachement. Sans doute, après trois mois passés à battre l'estrade, craignait-il de perdre le contact. Toujours est-il qu'il se lança à la poursuite des révoltés pour constater que ceux-ci n'avaient reculé que pour s'embusquer et l'encercler. Burke et vingt-cinq soldats trouvèrent la mort. Les autres soldats se débattirent. Huit enfin disparurent sans que l'on sache s'ils ont péri en brousse ou s'ils se sont joints aux révoltés. Quand Michaux survint, trop tard pour faire autre chose que de ramasser les cadavres, les assaillants avaient une fois de plus disparu.

La révolte de Ndiriri, en éclatant le 14 février 1897, empêcha la poursuite des opérations contre les révoltés de Lulubourg. C'été première *revolte des Baotela* avait contre à l'EFIC quinze de ses précieux cadres blancs, et plusieurs centaines de soldats et d'auxiliaires. L'EFIC perdit une partie de sa crédibilité auprès de chefs *ralliés*, peu désireux de périr, comme Saïd ben Abeidi, au service des nouveaux maîtres. Les populations hostiles à l'Etat, au contraire, se virent confortées dans leur résistance par le soutien insperé des Baoni.

Nous avons souligné que, si l'on excepte quelques meurtres d'officiers qui se produisirent toujours, pendant, et surtout au début des révoltes militaires, on voit pendant cette révolte des gens se faire tuer au combat. Parmi de *massacres* ou d'*assassinats* relève ici de la malhonneteté.

Sur tous les événements de l'année et demie que nous venons de parcourir, le seul qui mérite objectivement le nom de *massacre* ou de *tuerie*, eut lieu à Kayeye II et fut l'oeuvre de chefs *ralliés* à l'EFIC, aux premiers jours de la révolte.

Le cannibalisme, généralement évoqué quand il s'agissait d'inspirer l'horreur vis-à-vis de Congo-Latete, semble avoir disparu sans laisser de traces. Il faut donc bien constater que les accusations de massacres, atrocités, cruautés gratuites, pèsent bien plus sur l'EFIC que sur ses adversaires.

Une charge accablante continue cependant à peser sur eux, dont l'historiographie coloniale a profité pour leur attacher le grelot de la réprobation morale : il est indéniable qu'à partir de la fin de 1895, ils ont eu partie liée avec les marchands d'esclaves.

On ne s'est pas fait faute d'en profiter pour tracer une de ces lignes droites que les historiens aiment tant et que l'Histoire n'emprunte presque jamais : ce sont des Terela, des anciens de la bande de Congo-Latete, le *ronga* de Tippo-Tip et ils sont donc esclavagistes *dans l'âme* et presque par nature. Que vaut ce raisonnement qui escamote jusqu'au

fait que Congo lui-même finit par se tourner *contre* les esclavagistes Nkwana⁹

On n'a pas trace d'intervention des traitants avant l'alliance Baoni-Iuba. Et quand cette intervention se produit, elle vient d'Angola (8), c'est-à-dire des clients et fournisseurs, non de Congo qui précisément avait échoué dans sa tentative pour entrer en contact avec le commerce atlantique, mais bien de Kasongo Kalombo et de l'empire Iuba. En toute équité, les suspects numéro un devraient donc être Kabongo et les chefs insoumis, plutôt que leurs alliés. Outre le fait que les Africains avaient eu quatre cents ans pour s'endurcir, ils étaient paradoxalement poussés dans l'engrenage de la traite par le désir d'assurer leur sécurité et celle de leurs familles. Car la logique terrible de la traite, c'est que pour ne pas être gibier, il faut se faire chasseur.

Ce cercle vicieux peut se résumer ainsi: pour se défendre, il faut des armes. Les traitants ne les échangent que contre des esclaves. Il faut donc en razzier chez des populations voisines et pour ce faire encore plus d'armes sont nécessaires. Il faut donc capturer encore plus d'esclaves, etc... (Certains traitants acceptaient aussi les paiements en ivoire. Mais il fallait pour cela soit piller les stocks de ses voisins, soit être en mesure d'organiser la chasse à l'éléphant sur une grande échelle et avec des moyens importants, dont encore une fois des armes) (9). Le mécanisme de la traite se nourrissait donc de lui-même.

Il est malheureusement certain que quelques individus de sac et de corde — on en trouve au Congo comme partout — ont pu prendre aux activités de traite un trouble plaisir. L'ivresse du pouvoir a pu conduire quelques tyrans à considérer que la souffrance humaine était un prix négligeable pour leur maintien en place. Quelques personnes enfin ont pu se trouver engagées trop loin, chargées de trop de responsabilités pour pouvoir ensuite faire demi-tour, et n'ont pu fuir qu'en avant.

Mais nous considérons comme exclu de croire qu'il se soit trouvé plusieurs milliers d'hommes pour accepter cette situation d'un cœur léger. Ils se sont plus probablement résignés la mort dans l'âme à faire quelque chose qui leur coûtait beaucoup, en s'efforçant d'y paraître insensibles. Des gens que cela arrangeait bien ont eu beau jeu d'appeler cela cruauté.

Ne conviendrait-il pas plutôt de retourner l'argument?

Quel devait être le visage réel du colonialisme *civilisateur* de Léopold II, ce grand roi humanitaire de notre histoire officielle, pour que les Noirs soient prêts à s'allier avec les marchands d'esclaves pour lui échapper?

NOTES

- 1) Il n'y a pas de lien de parenté entre ce Bollen et son homonyme, tué le 5 août 1895 à Kayeye I.
- 2) F. P., op. cit., pp. 373-374.
- 3) Commandant O. Michaux, op. cit., p. 386.
- 4) F. P., op. cit., p. 377.
- 5) *ibidem*.
- 6) interview reprise par *le Mouvement Géographique* du 18 août 1895, colonnes 217-221.
- 7) F. P., op. cit., p. 377.
- 8) voir note sur l'esclavage en Angola, annexe V.
- 9) Cette description, revient, presque mot pour mot, dans les lettres que les rois Kongo adressèrent au roi du Portugal, pour protester contre la traite, cf. De Boeck G., *le Commerce de Traite*.

XV. 'Tenez-vous donc pour rien d'être Pharaon?'

C'est ce que Léopold II aurait dit au Premier Ministre Beernaert, qui s'inquiétait de l'étendue de ses projets dans la région du Nil (1). Le fondateur de l'IEIC avait la chance — ou le talent — de faire coïncider rêves ambitieux et considérations pratiques. L'Égypte le fascinait : il y fit son voyage de noces, encouragea la présence des hommes d'affaires belges dans ce pays et fit édifier à Bruxelles un *Panorama du Caire* (2).

Sur un plan bassement pratique et matériel, le Congo possédait un lourd handicap économique : son caractère pratiquement enclavé ; trente kilomètres seulement de littoral atlantique, la moitié à peine de la façade maritime de la Belgique ! Ce n'est qu'après la Première Guerre Mondiale que la colonie put disposer de facilités douanières et ferroviaires pour la traversée du Tanganyika par le chemin de fer Dar-es-Salaam/Kigoma. Un débouché supplémentaire vers l'extérieur aurait donc été le bienvenu.

C'est ici que le rêve et la réalité se rejoignent : à proximité du Congo, il n'y a qu'un seul fleuve important qui débouche sur une mer *civilisée*. C'est le Nil.

Entre 1881 et 1900, une série d'événements va faire apparaître le Haut-Nil comme une région *colonisable*, fait qui n'échappera ni à la vigilance, ni aux appétits du Roi-Souverain.

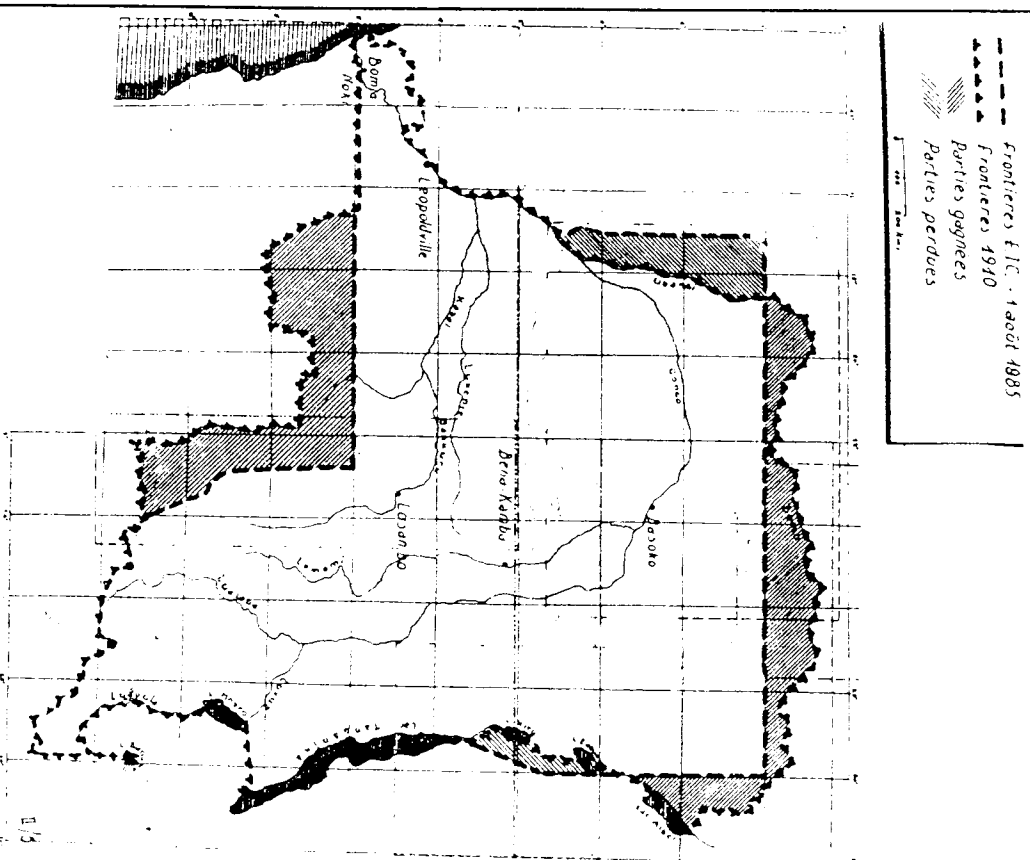
Jusqu'alors, l'Égypte s'étendait, au moins sur le papier, jusqu'aux sources du Nil. C'était une vice-royauté sujette du déliquescant Empire Ottoman. Sa souveraineté s'étendait sur l'actuel Soudan et elle aurait été en mesure d'émettre des prétentions crédibles sur des régions actuellement centrafricaines, ougandaises et zairoises. Les khédives d'Égypte se souciaient si peu du Sultan qu'ils lui avaient fait la guerre pour le contrôle du Proche-Orient. Depuis 1869 et le percement du canal de Suez, la Grande-Bretagne était leur plus ferme soutien, route des Indes oblige. Il devait assez difficile de démêler si l'Égypte était en réalité une vice-royauté turque ou un protectorat britannique. Ce pouvoir turco-anglo-égyptien poussa des incursions jusque chez les Zande du Nord du Congo et dans les royaumes du Buganda et du Bunyoro de l'Ouganda actuel.

Rien à glaner jusque là pour Léopold II : les Anglais n'avaient guère l'habitude de céder du terrain, et leur politique *du Cap au Caire* était même plutôt une menace pour l'Est du Congo. Mais, à partir de 1881, une agitation politico-religieuse vint *désabîmer* profondément le Soudan. Des musulmans chiites, adeptes d'une sorte de Messie — le *Mahdi*, d'où le nom *mahdistes* — prirent le contrôle du pays pour y fonder une sorte de théocratie islamique.

Le général Gordon, qui commandait Khartoum et dont Léopold II avait pensé s'attacher la collaboration, fut tué et la ville prise en 1885. La province méridionale d'Equatoria et son gouverneur Lamin-Pacha (3) furent isolés, voire assiégés. Le C.E.H.C. et l'Ala firent ici leur première apparition. Stanley parvint à dégager Emin, avec l'aide de Tippu-Tip. Léopold II avait tenu à ce que cette opération humanitaire se fasse en passant par le Congo (4). Le Roi-Souverain avançait un pion sur l'échiquier puisque le gouvernement britannique avait dû convenir qu'il fallait désormais considérer que le Soudan s'arrêtait à Ouadi-Halfa (5).

La reconnaissance de fait de cette nouvelle frontière par ceux qui étaient jusque-là le plus clairement *candidats-colonisateurs* : les Anglais, revenait à annoncer que le Haut-Nil retombait dans la catégorie des terres colonisables non encore attribuées. On n'entendait point par là que les Européens renonçaient à toute ambition sur cette région, mais que la reconquête du Soudan *au profit de la civilisation*, serait l'occasion d'une nouvelle donne, où la Grande-Bretagne renoncerait à abattre les cartes dont elle pouvait prétendre disposer. Les chancelleries pouvaient s'attendre à des rivalités acerbes : la région concernée est celle où avait eu lieu l'incident franco-anglais de Fachoda. La France et l'E.I.C. y avaient eu aussi quelques *accrochages*. On se montra d'ailleurs plus empressés à discuter du futur partage du Soudan qu'à y intervenir réellement : nul ne tenait à faire tuer ses troupes pour le profit d'une autre nation, qui aurait tiré les marrons du feu en profitant d'un avantage diplomatique ! Participer à un nouveau partage du Soudan supposait en tous cas que l'E.I.C. s'assure des positions vers le Nord du territoire délimité par l'Acte de Berlin (1). Cette frontière Nord était fort vague, et définie à l'origine uniquement en termes de latitude et de longitude. La France demanda dès la Conférence de Berlin que l'on se mette d'accord sur des frontières naturelles, de préférence des rivières. Un accord se fit sans difficulté sur l'Ubangi, dont le cours supérieur n'était même pas connu ! Or, il est très fréquent chez les Africains que les cours d'eau changent de nom aux confluits importants, comme la Garonne et la Dordogne réunies donnent la Gironde. Pour l'Ubangi, ce confluent se situe à Yakoma, où se rejoignent l'Uele au Sud et le Bomu au Nord. Bruxelles et Paris se mirent bientôt à couper les cheveux en quatre sur l'import-

E.I.C. EVOLUTION DES FRONTIERES



tance respective du Bomu et de l'Uele comme candidat au titre de *Haut-Ubangi*, cependant que sur le terrain les chefs de postes français et ceux de l'EIC se livraient à une sorte de course à l'échabote pour occuper le terrain, avec, du côté de l'EIC, la volonté délibérée de planter des jalons dans le bassin du Nil. Ces actions, assez peu appréciées à Londres et à Paris, et qui revenaient pour une part à s'inscrire sur le partage de Berlin, équivalaient dans le contexte de l'époque à une sorte d'OPA sur les provinces *intiques* du Darfour, du Bahr-el-Ghazal et surtout d'Équatoria, ou du moins à l'affirmation que Léopold II n'avait pas l'intention de laisser le partage du Soudan se faire sans lui. La présence militaire de l'EIC au Soudan dura ce que durent les fleurs de francipaniers. Un retour offensif des Mahdistes par le Nil rendit nécessaire l'évacuation de Kiri, Muggi, Labore et Dufite. Ils furent arrêtés le 18 mars 1894 à Mundu (Cap. Delanghe et Bonvallet) et repoussés définitivement le 23 décembre 1894 au nord de Dungu (cap. Franquet et Christiens). Un autre groupe de Mahdistes, venus par le Darfour, força les lieutenant Gérard (Kathaka) et Donckier (Lippi) à la retraite vers le Bomu, en 1894.

L'EIC encaissa certes des gains territoriaux par la convention franco-congolaise de 14 août 1894 relative à la frontière le long du Bomu, qui consacrait l'abandon par la France de de sa thèse de l'identité Ubangi Uele. Par contre, les accords du 14 mai 1894 avec l'Angleterre restreignaient l'intervention de l'EIC à l'enclave de Lado (6), c'est-à-dire à l'extrémité méridionale du Soudan entre le Bahr-el-Djebel (Nil) et la colonie française. Encore l'influence de l'EIC dans ces régions se vit-elle réduite par après à une cession à terme.

Cependant, Léopold II avait obtenu l'autorisation de participer au partage, ce qui était dans un premier temps l'essentiel. S'il se montrait un joueur crédible, sa position pouvait s'améliorer. La première chose à faire dans ce but était d'occuper militairement l'enclave de Lado. Cela supposait de l'argent et des hommes.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire (7) que la décennie 1890-1900 fut la pire période financière pour l'EIC. On s'accorde à estimer que l'avoir personnel de Léopold II (environ 20 millions de francs-or) a été épuisé en 1890. C'est alors qu'il autorisa Beernaert à faire savoir qu'il légua le Congo à la Belgique, qu'il utilisa le Congo comme gage d'un emprunt de 25 millions et tourna le dos à diverses dispositions de l'Acte de Berlin sur la liberté du commerce pour pouvoir bénéficier des rentes du monopole d'État et de ceux du travail forcé sur le *domaine de l'État* et le *domaine de la couronne*.

Cependant, au moment où Léopold II s'efforçait de se mettre sur les rangs en bonne place pour le partage du Soudan, il ne comptait plus sur le copal, l'ivoire ou le caoutchouc seulement pour éponger sa dette.

Depuis 1893 et le retour de l'expédition Bia Franquet Cornet au Katanga, il connaissait les immenses ressources minières du Sud de son empire. Le plus grand secret fut requis à ce sujet des explorateurs et la vérité sur le Katanga ne transpara qu'au compte-goutte vers les investisseurs éventuels jusqu'à la formation du CSK en 1900 (8).

C'est donc à une période où l'argent manque et où les ressources certaines n'ont pas encore commencé à rendre que l'EIC va se trouver engagé dans les principales opérations militaires de son histoire : la campagne contre les Ngwana, celle du Nil, à quoi vinrent s'ajouter les *revêles des Bantwa*. Il y a presque concordance entre les grandes dates des ennuis d'argent de Léopold II et celles des opérations militaires.

En 1890, alors que Léopold II était forcé d'*hyppothéquer* le Congo, cependant que Fippo-Lip, estimant que Stanley veut faire de lui le *bonc émissaire* des ennus survenus à son arrière-garde pendant l'expédition de secours à Emin-Pacha, quittait le Congo, laissant l'EIC face aux dirigeants Ngwana les plus durs, ce qui ne tardera pas à amener la guerre ouverte. Lorsqu'elle éclate en 1892, elle vient retarder l'occupation effective du Katanga. En 1895, le Roi-Souverain n'évite que de justesse la confiscation du Congo par la Belgique, et se trouve confronté avec la révolte de Luluabourg, dont nous avons vu qu'elle perturba aussi les préparatifs de l'expédition du Nil en 1896. Enfin, de 1897 à 1900 il y aura les difficultés nées de la révolte de Ndirfi et de celle, plus brève mais spectaculaire, de Shinkakasa.

Ce manque de moyens peut sans doute contribuer à expliquer pourquoi Léopold II s'obstina à proclamer prématurément l'écrasement de la révolte à la Lindi, pourquoi l'EIC alla pendant un moment jusqu'à envisager une solution négociée et pourquoi Dhanis tomba en disgrâce.

L'insécurité n'a jamais passé pour encourager les investisseurs. Il fallait donc que les nouvelles du Congo soient bonnes, que les troubles qui pouvaient y survenir soient rapidement jugulés par des autorités *avant la situation bien en main*. Accessoirement, il fallait que les événements qui s'y déroulaient apparaissent sous des couleurs positives pour l'EIC, d'où la pluie de lauriers qui s'abatit sur Dhanis en 1894. L'élimination des Ngwana, avec qui la guerre était inévitable, était une bonne affaire pour l'EIC. Elle se doublait d'une excellente affaire sur le plan de la propagande. L'EIC, qui s'y était engagé à Berlin, mettait fin à l'esclavage. La mise en exergue du *vainqueur des Arabes* confèreraux aux entreprises de l'EIC une coloration humanitaire et une allure de croisade.

Cela mettait entre autres fin à une certaine *grogné* des milieux catholiques, enclins à penser avec Mgr. Lavergne que Léopold II agissait peu contre l'esclavagisme. Les mêmes milieux étaient aussi sensibles à une victoire qui stoppait l'avance de l'Islam. La *campagne arabe* tombait au

Leopold II). Il reste cependant que Dhanis, quand il présenta son plan en 1895, connaissait l'existence de la révolte de Lulubourg, et avait même accordé, comme nous l'avons dit, une interview à l'agence Reuter sur ce sujet.

Si la thèse dominante de la F. P., selon laquelle les révoltes étaient dues à un recrutement improvisé et trop rapide, puisant principalement parmi les populations arabisées globalement dites *Batelela* et débouchant sur le service actif après un passage nul ou du moins trop bref par l'instruction militaire, est exacte, Dhanis était un fou qui courait au suicide.

Par contre, si comme ce fut le cas à Lulubourg, la révolte de Ndirifi s'explique par une somme de souffrances, d'injustice et de racisme dépassant ce qu'un homme peut supporter, Dhanis peut avoir simplement commis une erreur d'appréciation et subi l'influence de facteurs externes, dont la volonté de Léopold II lui-même. Dhanis n'a jamais eu de difficultés avec ses hommes, *tefelas* compris. S'il s'était acquis le surnom de *Timbo mingi* (beaucoup de fouet), il a aussi laissé le souvenir d'un chef qui ne chicanait pas sur les récompenses et les cadeaux, surtout envers sa *garde prétorienne*. Ici apparaissent, en filigrane, tous les problèmes liés à la situation de satrapes qui était, en pratique, celle des officiers servant l'ÉIC.

Dhanis, et un autre officier lui aussi *éparigné* par les révoltes, Doorme, étaient tous deux, d'après l'unanimité de leurs compagnons d'armes, des *entraîneurs d'hommes*. (Doorme avait été surnommé *d'Araghan* par certains de ses collègues). Il est hors de doute qu'une partie du succès de la *campagne arabe* est attribuable à la bravoure personnelle de ces deux officiers, et que cela leur conférerait sur les troupes un certain ascendant personnel (15). L'existence de ce genre de magnétisme personnel est un fait indéniable tout au long de l'histoire militaire. Toute la question est de savoir dans quelle mesure on peut se fier à un facteur aussi irrationnel que la personnalité du chef.

'Au cours de toutes les guerres', écrivait Desmond Young, qui était Anglais et Général, mais qui semble aussi avoir été modeste (16), 'le nombre de généraux qui ont réussi à imposer leur personnalité à leurs propres troupes, sans parler de celles de l'ennemi, est beaucoup moindre que les généraux eux-mêmes ne se plaisent à l'imaginer'.

Le prestige d'un *entraîneur d'hommes* peut jouer un rôle décisif quand il faut obtenir d'un petit groupe qu'il monte à l'assaut sous le feu; obtenir de plusieurs milliers d'hommes qu'ils supportent pendant des semaines des conditions de vie très dures, et même littéralement mortelles, est une tout autre affaire. Peut-être en effet, sous cet angle, Dhanis a-t-il eu le tort de penser qu'on pouvait répéter sur une grande échelle ce

qui avait pu se faire avec quelques centaines. Peut-être aussi les généraux des dont on l'avait entouré après sa victoire sur les Négamas ont-elles quelque peu faussé son jugement.

De toute manière, étant donné que l'ÉIC ne disposait ni des fonds nécessaires pour recruter des milliers de mercenaires, ni de la possibilité de puiser dans des troupes métropolitaines, le choix était entre le plan Dhanis et l'abandon pur et simple des rêves d'expansion vers le Nil. Plus Dhanis et l'ambition pharaonique. Léopold II choisit la solution qui reposait sur le pari de l'enrolement rapide de soldats congolais. Liebrechts écrit: 'Le Roi, tellement son désir d'occuper le Nil était ardent, tout en ne repoussant pas mes arguments, se prononça cependant en faveur de Dhanis, mû par l'idée que, si ce dernier n'avait qu'une faible chance de réussir, il fallait la tenter' (17). En termes moins élégants: *C'est un coup de poker, mais je le joue*.

Mais, chose tout à fait illogique alors qu'il faisait une sorte de pari sur la personne de Dhanis, Léopold II va lui occasionner toute une série de difficultés: Dhanis n'obtiendra pas qu'on respecte ses choix en ce qui concerne les officiers appelés à le seconder; il aurait souhaité avoir comme commandant d'avant-garde le commandant Mathieu; on lui imposa le commissaire général Leroy. Mathieu était un vétéran de l'Ubangi et du Boma. Leroy avait une grande expérience... des bureaux de Boma: il voulut imposer une discipline mécanique et avancer à un train d'enfer. Toujours la crainte de déplaire au Maître, très pressé... Si pressé qu'en mars 1896, jugeant que ses expéditions de l'Élele vers le Nil ne progressaient pas assez rapidement, (le Roi) résolut de désigner le colonel Chaltin pour activer l'action du côté de l'Élele (18). Le 31 octobre, le G. G. Wahis ordonnera à Chaltin de marcher sur Lado sans attendre Dhanis; ordre qui sera exécuté, malgré plusieurs courriers de Dhanis demandant qu'on l'attende (19). Pendant toute la durée de la révolte, c'est d'ailleurs en vain qu'on essaiera de soustraire le Souverain à sa monomanie du Nil: il se cramponnera à son projet et à la fiction de la révolte écrasée à la Linli, et n'accordera qu'au compte goutte les moyens destinés à lutter contre les Baoni.

La mise sur pied d'une expédition de plusieurs milliers d'hommes était un fait nouveau pour la F. P.: on dut donc rassembler tous les effectifs disponibles. La répression de la révolte de Lulubourg, immobilisant des forces importantes et des officiers expérimentés, eut un effet négatif dont, à nouveau, on refusa de tenir compte.

Le fait de rassembler en un seul corps des hommes venus d'un peu partout mit en évidence toute une série d'*accommodements* que les officiers locaux prenaient avec le règlement. Les soldats qui avaient accepté de partir seuls ne furent évidemment pas enchantés quand ils virent que

d'autres groupes emmenaient femmes, enfants et boys.

Le corps des officiers, que Dhanis ne put même pas organiser à sa guise, était lui aussi un véritable manteau d'Arlequin. Si l'on a tort longuement épilogué sur la brièveté des trois mois de formation des recrues *retela*, on devrait faire au moins autant de considérations sur le nombre d'officiers qui, comme Leroy, étaient directement issus de la bureaucratie ou en étaient à leur premier terme en Afrique. Dhanis ne put disposer de Michaux, retenu par la révolte de Lulubourg. Il dut partir sans Dooorne (20) qui aurait dû commander l'un des trois bataillons de mille hommes formant l'avant-garde, mais se trouvait en congé. Il ne put même pas, on l'a dit, imposer Mathieu comme chef de ces trois mille hommes. Enfin, ses ordres concernant la préparation du ravitaillement n'avaient pour ainsi dire pas été exécutés.

Mais il fallait obéir à celui qui était impatient de voir aboutir ses rêves d'expansion vers le Nil...

NOTES

- 1) D'après W. de Back, *Jacques de Diomède*, p. 75.
- 2) devenu une mosquée.
- 3) Edward Carl Schmitzer, juif allemand, converti à l'Islam en Afrique de l'Est servant le pouvoir turco-égyptien au Soudan. Stanley le ramena à Zanzibar, il périt en regagnant le Congo.
- 4) cf. Emerson B. *Leopold II...*, p. 155.
- 5) C'est encore l'actuelle frontière Egypte/Soudan.
- 6) Lado était le chef-lieu d'Équatoria. Mais la ville était retournée à l'état de marécage, et ce fut Reclfat qui fut le chef-lieu de Fenchave.
- 7) cf. chapitre V.
- 8) cf. Cornet, René; op. cit., pp. 324 ss.
- 9) Gerard Jo & Pater Daniel: *L'Union fait la force*, Bruxelles, Editions des Archers, 1976.
- 10) Lejeune, op. cit. (V.C.) pp. 137-138.
- 11) *ibid.*, p. 121.
- 12) 'Maintenant qu'à la suite de la victoire remportée par M. Henry sur les révoltés la situation s'est considérablement améliorée, le gouvernement a cru devoir donner un successeur à M. Dhanis'. Lettre du VGG Fuchs, 7/1/1898 in Meyers, *Le prix d'un Empire*, p. 186.
- 13) Liebrechts: *Leopold II, fondateur d'Empire*, page 172.
- 14) Lejeune, op. cit. (V.C.) pp. 17 & ss.
- 15) Dooorne n'a fait qu'un commentaire sur les *Tetela*: 'Braves, mais difficiles à conduire' (in Meyers, *Le Prix d'un Empire*, p. 40).
- 16) Young, Desmond (Gald): *Rommel*, trad. George Adam, Paris, Fayard, 1951.
- 17) Liebrechts: Léopold II, ..., page 172.
- 18) *idem*, in Lejeune, op. cit., p. 20.
- 19) cf. F.P., op. cit., pp. 319-387.
- 20) On se souvient que Dooorne, en 1895, commandait une unité tout aussi *retela* que celle de Pelzer, mais qui ne s'est pas révoltée. La tentation est des lors grande de se dire que si on l'avait attendu...

XVI. La marche infernale

Le 16 août, le détachement de pointe (sous-officier Bricourt) quitta Stanleyville pour Avakubi, Mathieu, Julien et les deux premiers bataillons les suivirent, par la même voie, durant les premières semaines de septembre. Le 30 septembre, Leroy et son escorte partirent par eau. Le commissaire général atteignit Mawambi le 15 novembre 1896, Irumu le 8 décembre et se trouvait le 3 janvier près de Kilo. Dhanis partit le 16 octobre, par la même voie fluviale.

A partir de Mawambi, les différents détachements devaient se diriger vers Irumu et Kavali, obliquer vers Tamara et prendre ainsi une direction plein Nord qui les conduirait à Ndirifi, point théorique de rendez-vous avec Chatlin. Ce dernier, on le sait, n'attendit pas, et les quelques hommes qu'il avait laissés derrière lui ne virent, et pour cause, arriver personne.

Comment cette marche vers le Nil se changea-t-elle en marche à la révolte? Trois facteurs interviennent ici, qui suffisent largement à l'expliquer, sans qu'il faille appeler à son secours les démons du tribalisme ou la conspiration des *quelques meneurs* que l'on se plaît à voir partout: l'absence pratiquement totale de tout ravitaillement assuré à l'avance, l'extrême dureté des conditions de la marche, la brutalité et le racisme des officiers.

Les opérations militaires que nous avons évoquées jusqu'ici, qu'il s'agisse de la *campagne arabe* ou de la répression des révoltés, se passaient en général dans des régions relativement peuplées (pour l'Afrique, s'entend!) et offrant des possibilités intéressantes de ravitaillement du fait d'un certain développement agricole qui fut un apport positif des Ngwana et du fait que les populations acceptaient, bon gré mal gré, de ravitailler la troupe. La campagne du Nil, au contraire, obligeait la F.P. à se diriger vers des régions dont beaucoup étaient forestières et peu densément peuplées, et qui avaient déjà subi divers ravages liés à des expéditions militaires (Mahdistes, *pacification* par la F.P., *razzias* Ngwana ou Zande) et, chose plus imprévisible, la visite récente et inopportune des *criquets pèlerins*. Ainsi réduits à la portion congrue, les pay-

sans locaux préféreraient souvent défendre leurs dernières réserves, les armes à la main.

Les textes écrits a posteriori sont souvent suspects: on cède facilement à la tentation de joindre les Cassandre. S'il faut en croire le Dr. Meyers, la Cassandre de l'expédition du Nil aurait été le capitaine Lange, qui lui aurait tenu au cours du long voyage en bateau qui les amenait à Stanleyville les propos que voici (1): «Il ne faut pas perdre de vue que dans les régions où le baron Dhans va s'engager, il n'existe aucun moyen de transport ni de communication: à partir de L'opoldville, il n'y a plus ni chemin de fer, ni télégraphe. Un blanc qui s'aventure à l'intérieur du pays doit prendre avec lui tout le nécessaire pour son entretien personnel et celui de sa suite. Si la région dans laquelle il veut pénétrer est connue, il peut organiser son voyage ou son expédition d'après les renseignements qu'il possède sur ses ressources, sa richesse en vivres. L'hostilité plus ou moins grande des indigènes; mais s'il veut pénétrer dans une région inconnue, il ne peut compter que sur ses propres moyens et doit prévoir le pire. Une exploration ou une reconnaissance ne nécessite d'ordinaire qu'une caravane assez réduite, mais s'il s'agit d'une expédition guerrière, le personnel devient très nombreux: en effet, le soldat noir n'est qu'un nomade qui voyage avec toute sa fortune, sa femme et ses boys, et il faut en outre de nombreux porteurs pour les bagages des blancs, les vivres, les munitions, les marchandises d'échange. Il est vrai que les noirs peuvent trouver une partie de leur subsistance sur place, mais s'ils sont trop nombreux, les villages indigènes assez peu peuplés ne peuvent fournir des provisions suffisantes et il faut donc se munir encore de vivres de réserve pour les noirs, d'autant plus qu'on ne peut affamer les habitants des régions traversées et qu'il faut se concilier leurs bonnes grâces afin de maintenir les communications avec l'arrière...

... Pour une expédition sérieuse, il est nécessaire de prendre longtemps à l'avance les mesures indispensables, notamment en se faisant précéder d'auxiliaires pour reconnaître et jalonner les routes, établir des ponts de fortune, entrer en relations avec les indigènes, faire des plantations vivrières, constituer des gîtes d'étape, créer des réserves de chèvres et de poules, organiser des relais de porteurs, etc...

... D'après ce que raconte Doornme, tout cela n'a pas été fait ou seulement à demi, on n'a eu ni le personnel ni les ressources nécessaires. Il y a plus grave encore: beaucoup de soldats de l'expédition apparemment à des races qui se sont montrées rebelles et qui ont été longtemps sous l'influence arabe... Tout cela ne me dit rien qui vaille!

Bien sûr, la voyante est un peu trop lucide, et sa boule de cristal lui livre même in extremis la rassurante explication tribaliste qui permettra de ne pas se faire trop de cheveux gris sur les causes de la révolte. La des-

cription des difficultés qui attendent les troupes est par contre très réaliste. Encore est-elle fort pâle, comme tout résumé. Des documents permettent de se faire une idée plus précise de ce que fut cette marche infernale.

Le sous-officier Bricourt, en tête de la colonne, écrit le 6 janvier 1897, de Tambara (2): «Jusque là nous avons marché continuellement dans la forêt, soit à peu près cent jours sans bien voir le jour: forêt inextricable, fatigante, dangereuse sous tous les rapports, souvent privées d'eau et les hommes crevant de faim. Par contre, le *Boroum*, pays des herbes, nous donne des vivres en abondance, mais tous les indigènes quittent leurs villages à notre approche et se sauvent sur les montagnes en criant, gesticulant et lançant des fleches; ils en descendent la nuit, se couchent dans les herbes près des ruisseaux et tuent les femmes ou les soldats solitaires qui vont à l'eau; ils nous en ont tué pas mal déjà! Ce n'est pourtant encore que la pointe de l'avant-garde, et c'est déjà la famine!

A cela vient s'ajouter une situation sanitaire déplorable, entr'autres chez les Blancs récemment arrivés. Le jeune sergent Closel, dont nous avons cité les notes de voyage de la côte à Léopoldville, se trainera lamentablement de malaria en dysenterie avant de devoir s'arrêter à l'Obi où les révoltes le tuèrent quelques jours plus tard. Le motif de son acharnement est que l'avant-garde ne comprenait que *deux* artilleurs et que l'autre, le lieutenant Beernaerts, atteint d'hématurie, avait dû être évacué. Un autre officier, Docquier, mourut de maladie à Irumu en novembre 1896.

Il peut être utile de relever que des difficultés de l'expédition du Haut-Nil étaient connues dans le pays: nous en avons déjà trouvé l'écho dans les notes du capitaine Joubert. Cette situation devait durer près de quatre mois, pendant lesquels il y eut de nombreux morts. Et, pas plus devant la faim que devant la maladie, il n'y avait d'égalité entre Noirs et Blancs. Ces derniers punissaient de mort le fait de toucher à leurs réserves de nourriture, alors même que leurs soldats mouraient littéralement de faim.

Le *Journal de route d'un participant* (selon toute vraisemblance Verhellen), détenu par le Dr. Meyers, puis publié par Lejeune et partiellement repris par les historiographes de la F. P. (3) constitue à cet égard un document particulièrement accablant. Avec une ironie, involontaire sans doute, Lejeune commente: «Ce carnet de route n'est pas d'un littérateur, il n'en est que plus émouvant. Qu'on en juge par les quelques passages suivants. Une fois pour toutes, disons que notre éminent ami (4) a en sa possession les originaux de tous les documents dont il fait usage.

¹ 7 novembre (1896). Sales noirs, tous les mêmes, paresseux, voleurs,

menteurs. Il est grand temps que des mesures énergiques soient prises.

10 nov. Chemin abominable.

11 nov. Canoë parti à la deriva; plus de vivres pour blancs (7) et encore moins pour soldats (450) et porteurs (90).

12 nov. Le détachement n'a rien à manger.

15 nov. Sont à Monvambi: le commandant Julien, le lieutenant Van Lim atteint de dysenterie; le lieutenant Glorie (dysenterie), le docteur Vedy (hématurie), le commandant Cronborg, le lieutenant Sannaes, le lieutenant de la Court, le lieutenant von Friesendorff, Tagon, Closet.

27 nov. On nous apprend la mort de Doequier.

28 nov. Avons rencontré 5 cadavres et plusieurs soldats malades.

4 déc. Conseil de guerre. Soldat Amadi condamné à mort pour avoir perdu son boy.

12 déc. Pas de vivres. Tous nos soldats sont envoyés dans les environs à la recherche de vivres. Trouvé fort peu.

14 déc. Pendant la nuit, fuite de nos porteurs. Battue par nos soldats qui prennent 12 indigènes.

15 déc. 61 porteurs désertent, repris une trentaine. Fuite de nos gardiens de bétail pendant la nuit. Les sentinelles Mayani et Dabwa regoivent 50 coups de chicote et doivent porter une charge.

16 déc. Le soldat Mayani déserte avec arme et bagages en abandonnant sa charge. Dabwa tente de faire de même, mais est repris à temps. Fuite de notre bétail. Misère. Campement dans un village où nous sommes reçus à coups de flèches. Plusieurs hommes blessés; quelques coups de feu mettent les indigènes en fuite. Durant la nuit, attaque par flèches; 3 hommes légèrement blessés, quelques indigènes tués.

17 déc. Les indigènes se sauvent après avoir tiré quelques flèches empoisonnées; un soldat tué.

19 déc. Les hommes n'ont pas mangé depuis deux jours. Route très mauvaise et très pénible. Orage. Plusieurs soldats à bout de forces. Plusieurs porteurs tombent et meurent de froid et de faim. Quel malheur! Enfin, à 4 h. 25... village. Beaucoup de charges et d'hommes ne rentrent que fort tard dans la nuit; les soldats font preuve d'un courage inouï. Plusieurs de nos porteurs sont ramenés par eux; ils les portent. Le docteur Vedy, Closet, Tagon rentrent vers 7 h. 45 exténus. Vers 2 h. du matin des porteurs rentrent encore au camp.

20 déc. Tout le monde envoyé aux vivres. Le docteur Vedy malade ainsi que Closet et de la Court. Ce dernier est arrivé ce matin à 8 h. A perdu 6 hommes en route. Les soldats rapportent 6 poules. A 1 h. 1/2, arrivée du Commissaire général Leroy complètement à bout.

23 déc. 20 hommes sont morts de faim et de froid. 4 soldats abarambos sont accusés de vol de vivres pour blancs. Conseil de guerre.

Condamnation à mort. Exécution devant troupe réunie.

26 déc. Yuma I déserteur avec armement. Docteur Vedy malade.

28 déc. Les porteurs yakumus se sont enfuis pendant la nuit à cause de faim et fatigue; leur chef s'est donné un coup de couteau dans le ventre. Soldats et porteurs rien à manger.

29 déc. Les porteurs n'en peuvent plus; rien à manger! Malheur! Je crains une catastrophe pour la nuit prochaine. Rencontré plus de 20 cadavres couchés le long de la route... 5 de nos porteurs morts aujourd'hui, une douzaine de charges restées en arrière... Tout notre monde meurt de faim...

30 déc. Porteurs sont mourants et dans l'impossibilité de faire un pas. Le commissaire général et lieutenant Verellen marchent en avant avec le strict nécessaire porté par les soldats. Ils pousseront le plus loin possible à la recherche de vivres qui sauveront la vie à soldats et porteurs qui suivront comme ils pourront! M. Tagon marchera avec les traînants et ramènera nos charges comme il pourra. Triste, très triste l'expédition du Nil! Nous avons dû abandonner Closet atteint de dysenterie. Il marche avec le docteur Vedy, de la Court est encore à Kilo, attendant nos secours, quand sera-t-il délivré, lui? Nous avons marché 65 km depuis que nous l'avons quitté. Et puis, quelle route! Nous ne rencontrons que montagnes, crevasses profondes et marais. Tout cela n'est pas encore rose du tout.

3 janvier (1897). Marche lente à cause des montagnes. Un courrier nous apprend la pénible nouvelle que le commandant Mathieu s'est suicidé la nuit dernière en se tirant un coup de revolver dans la tempe droite. Cette nouvelle nous inquiète beaucoup.

4 janvier. Route aussi mauvaise qu'hier; traversé plusieurs petits marais et une rivière assez large. Arrivée au camp de l'avant-garde occupé par les troupes de Mathieu. Il y fait très tranquille. Le pavillon est en berne. Le commandant Mathieu est enterré depuis hier; sa tombe est presque faite: de grosses pierres et une croix! Les motifs de cette mort sont inconnus, Mathieu n'a pas laissé d'écrit.

6 janvier. Nous ne savons pas trop où nous sommes et aucun indigène qui pourrait nous servir de guide.

21 janvier. Route assez accidentée. Rencontré plusieurs villages abandonnés.

22 janvier. Bonne route, quelques villages, plantations de sésame, maïs, patates douces, quelques bananeraies. Aperçu quelques indigènes qui nous lancent des flèches. 1 homme blessé.

24 janvier. Construction d'un pont de fortune de 75 mètres.

25 janvier. Closet malade doit sauter.

26 janvier. Nous apprenons que de la Court, resté en arrière, est

atteint de dysenterie. Une tige de pont est construite sur le Kibali.

·29 janvier. Courtivrendt malade est descendu vers le bas.

·31 janvier. Les villages sont toujours déserts. Remarqué depuis Kilo presque tous les jours d'immenses nuages de sauterelles.

·1er février. Traversé suite de villages déserts.

·3 février. Pluie durant une grande partie de la nuit.

·4 février. Pluie durant toute la matinée.

·5 février. Pluie à partir de 11 h. 1/2 et toute la nuit.

·6 février. Pluie de 10 h. à 2 h.

·9 février. Closset atteint de dysenterie. Rencontré grand village barricadé et occupé par indigènes armés de flèches. Le commissaire général tâche de contourner le village et de le cerner. Les soldats font feu trop tôt. Impossible de faire cesser le feu. Les indigènes se sauvent, abandonnant quelques chèvres et quelques poules. Ils se sont réfugiés dans un bois à proximité; l'escorte se met à leur poursuite, inutilement; ils sont déjà loin. Capturé encore quelques chèvres.

·10 février. Route bonne. Traversé d'immenses plantations de sorgho. Les indigènes nous injurient toute la nuit; ils sonnent du gong, mais se tiennent à distance respectueuse.

·11 février. Traversé d'immenses agglomérations indigènes et beau coup de plantations de sorgho. Les villages sont toujours déserts.

·13 février. Des hommes ont été envoyés en patrouille afin de faire quelques prisonniers; ils sont rentrés, exténués de fatigue, avec un homme et 21 chèvres. En récompense ils reçoivent quatre petites chèvres. L'indigène fait prisonnier nous dit que les derviches sont venus faire des razzas dans le pays, mais il y a très longtemps (six à sept ans). Les indigènes se sauvent parce qu'ils nous prennent pour des derviches.

·14 février. Quelques marais, pas de villages, pas de vivres. Les auxiliaires de Kandolo (5) ont pris la fuite la nuit passée.

Le 15 février, le groupe dont faisait partie Verhellen allait être attaqué et pratiquement anéanti.

Il est à peine besoin de commenter ce *Journal de Route*: tous les ingrédients de Lulubourg s'y retrouvent: sévérité excessive jusqu'à la brutalité, injustice, mépris... Avec cette fois des morts, de faim et de privation ou même exécutés pour des raisons qu'il est difficile de considérer comme sérieuses. On avait fait de l'expédition Dhanis une bombe à retardement: le ravitaillement nul, les exigences de discipline sévère et de marche rapide de Leroy et l'organisation raciste de l'armée coloniale, savamment mélangés, ont fini par provoquer l'explosion.

NOTES

- 1) Meyers, op.cit., page 40.
- 2) Lettre citée par *Le Mouvement Géographique* du 6 janvier 1897, col. 340.
- 3) Lejeune, op.cit. (V.C.) pages 139 à 144, F.P., op.cit., pp. 389 à 392. La F.P. a censuré les passages du 7 et du 10 novembre; pour des raisons qui ne sont que trop évidentes.
- 4) Meyers, voir aussi annexe VII.
- 5) Il ne semble pas y avoir de parenté retenue par la mémoire populaire entre le Kandolo de Lulubourg et celui-ci.

XVII. Vers la révolte

Le caractère démoralisant de cette marche qui ressemblait de plus en plus à une marche à la mort finit par ébranler sérieusement jusqu'aux Blancs, pourtant relativement favorisés.

Le 3 janvier 1897, près d'Andemobe, le commandant Mathieu se suicida. Il ne parvenait pas à trouver le Kibali, s'étant fié à des guides peu sûrs qui le firent tourner en rond dans la forêt pendant plusieurs jours. Lorsqu'il s'aperçut de son erreur, il avait déjà perdu un temps précieux. Accablé par cet échec et par les mille difficultés qui n'avaient cessé de l'assaillir, depuis son départ, le malheureux, se croyant sans doute déshonoré, se retira dans sa tente et se brüla la cervelle¹, dit la F.P. (1). Nous avons lu dans le *carnet*, au 4 janvier: 'Les motifs de cette mort sont inconnus, Mathieu n'a pas laissé d'écrit'.

Les carnets de Joubert donnent une note un peu différente (2): '19 juin, samedi. Le Père Guillemé m'annonce qu'on a déjà retiré 18 poudres d'ivoire (3). On annonce que le capitaine Henry a infligé une défaite aux révoltés qui marchaient sur Kirundu (4).

'Le capitaine Mathieu (sic), qui avait prévenu Dhanis du mauvais esprit des troupes, par suite de la famine, ayant été relevé de ses fonctions, s'est suicidé'. (Il nous a paru intéressant de citer ce passage en entier, parce qu'il est caractéristique de la manière dont, à quelque distance du lieu des événements, se produisaient des distorsions dans le temps: on apprend le même jour une nouvelle relativement fraîche, et une autre vieille de près de six mois). On sait que Mathieu aurait dû avoir un commandement plus important, si l'on avait laissé Dhanis libre d'affecter ses subordonnés là où il le voulait. Mathieu n'a donc pas été relevé de fonctions que Dhanis ne lui a pas conférées. Même ainsi, la chose n'avait évidemment rien pour remonter son moral. Dhanis n'avait nul besoin d'être averti du mauvais moral des troupes et des problèmes de ravitaillement: lui-même avait, semble-t-il (5) désiré retarder l'expédition, à cause justement de ces difficultés.

Il semble donc bien que Joubert ait ramassé des commérages défavorables à Dhanis, même si sur le fond de l'affaire c'est bien à cause de ces difficultés, peut-être aussi de la déception de ne pas avoir reçu le com-

manèment prévus que Mathieu commut l'irréparable. Il n'est pas tellement étonnant que Joubert ait entendu de telles rumeurs : un certain nombre de Blancs, y compris dans la F.P., chargèrent aussi le chef de l'expédition de la responsabilité de tous ses défauts. Ils le firent peut-être d'autant plus volontiers qu'il apparut assez vite que cela plaisait à Léopold II.

Si l'on considère les difficultés rencontrées par l'avant-garde, celles que connaîtront aussi la colonne Chaltin, puis les renforts commandés par Henry, dans l'enclave de Lado où il y aura également des morts de fait (6), si l'on tient compte de ce que pendant la concentration des troupes à Stanleyville et dans les camps des environs (La Romée, Basoko...) camps et postes étaient surpeuplés au point que la aussi commençaient à apparaître de sérieux problèmes de ravitaillement, la question qui se pose est plutôt de savoir si l'EFIC était effectivement en mesure de monter une expédition comme celle du Nil, et si l'il n'aurait pas fallu renoncer au projet lui-même plutôt que de s'en prendre à son exécutant !

Quoi qu'il en soit, Mathieu estima qu'il ne pouvait plus vivre et se tira un coup de revolver dans la tempe (7). Et le moins que l'on puisse dire de la situation est qu'elle était déprimante. Le groupe que nous avons suivi grâce au carnet de route représentait environ la moitié du bataillon de Mathieu (450 hommes environ sur près de mille) et il avait perdu, entre le 27 novembre et le 14 février 55 tués, 5 condamnés à mort, 2 morts de maladie et 2 évacués, 69 personnes sur un effectif total, soldats, porteurs et Blancs confondus, de 547 hommes, soit plus de 10% de pertes (8) avant d'atteindre le théâtre des futures opérations. Et ceci ne prend pas même en considération l'état des malades, blessés ou affamés.

Dans ces conditions, se poser des questions sur les causes de la révolte relève presque de l'humour noir. Les principales sont : l'incroyable sévérité de l'encadrement, une marche mal organisée et un ravitaillement carrément absent. Tout cela était dû à la nécessité de partir vite et de se hâter. Ce sont les ordres incessants de Léopold II qui ont mené à cette préparation incomplète. Ces mêmes pressions royales menèrent le G.G. Wahis à ordonner à Chaltin de quitter Dinguu et de gagner le Nil sans attendre Dhanis et le gros de la colonne.

L'effet de ces facteurs principaux fut aggravé par des facteurs plus accidentels ou, en tout cas, moins prévisibles. Les criquets et la sécheresse multiplièrent les difficultés de ravitaillement auxquelles on pouvait déjà s'attendre, et le suicide de Mathieu eut un effet déplorable sur le moral de tous.

Faut-il dès lors invoquer encore le *deus ex machina* de la F.P. : le tribalisme et les meneurs ? L'un et l'autre relèvent fréquemment plus de la démonologie que d'autre chose. Tout ce qui apparaissait comme s'oppo-

sant au colonialisme était facilement évacué en évoquant le tribalisme, la sauvagerie, ou l'intervention extérieure. L'une et l'autre avaient en commun de permettre la ré-affirmation du fait colonial et de sa nécessité bienfaisante : c'est parce que les Noirs étaient encore marqués par la sauvagerie et le primitivisme, insuffisamment évolués, qu'ils se lançaient dans des révoltes tribales, c'est parce qu'ils étaient encore naïfs, mal éduqués, influençables, qu'ils étaient sensibles au chant des sirènes étrangères : la colonisation elle-même devenait ainsi le seul remède que l'on puisse proposer aux maux de la colonisation et à sa contestation.

Nous avons essayé de recenser les renseignements dont on dispose, principalement par la F.P. elle-même, sur l'origine des soldats révoltés. Les termes à proprement parler tribaux forment déjà un énorme ramassis : Tetela, Kusu (ce qui revient au même), Lubu (lesquels ?), Kumu, Bangubangu, Ngelema, Budja...

La F.P. indique souvent le lieu de l'enrôlement comme étant l'origine, ou emploie, comme s'il s'agissait de termes ethniques, des noms de régions, parfois fort vastes. Si *Mabela* évoque encore vaguement quelque chose (Tetela-Kusu, Songye, Lubu Shankadi du Nord, Kaniok), on ne peut que rester perplexe devant des termes aussi vagues que *Maniema* ou *Tanganika*. (Le lac a en effet environ 700 kilomètres de long !). Dans le Maniema, en en prenant la définition la plus étroite, celle qui est usitée par les ethnologues, les tribus sont déjà au nombre de onze (9), quant au Tanganika, en se limitant aux populations riveraines, il touche une bonne vingtaine de groupements tribaux (10). Un simple survol des termes employés ramène déjà une pêche miraculeuse d'une trentaine d'ethnies, soit le dixième du maximum possible, puisque l'ensemble du Congo compte environ 300 de ces groupes.

On ne met rien de nouveau en évidence par rapport à ce que nous savions déjà par l'examen du tableau des levées d'effectifs, à savoir que les ressortissants des régions de l'Est du Congo avaient été particulièrement mis à contribution lors de la mise sur pieds de l'expédition Dhanis. Cela revient à dire que les troupes qui se sont révoltées étaient composées comme la F.P. les avait composées, ce qui n'est pas une découverte. Ce recrutement préférentiel dans l'Est eut pour résultat d'augmenter le nombre de recrues ou d'auxiliaires qui étaient effectivement ce que la F.P. appelle *d'anciens auxiliaires des Arabes*. Il ne s'agissait donc pas de *Tetela ethniques* mais de *Tetela par extension*.

Mais, il y a toute une série d'exemples qui illustrent précisément le contraire. Des Tetela bon teint, au sens le plus étroitement tribal du mot, comme Joko et Lufungula, se sont illustrés durant la répression. Ce n'est pas un cas isolé : plusieurs officiers survivants durent la vie sauve à un petit groupe de soldats à la fois loyalistes et tetela. Verhellen fut du

nombre. Il est par contre exact que si l'on considère non les individus, mais les groupes qui, dans leur entité ou en majorité ne participèrent pas à la révolte; ce furent surtout d'une part les *volontaires de la Côte*, de l'autre les Bangala et les auxiliaires Zande. (terme également assez vague qui couvrirait les soldats originaires de la province de l'Équateur et des ethnies soudanaises du Nord du Congo). C'est le groupe des soldats fidèles à l'E.I.C. qui semble singulièrement restreint du point de vue ethnique.

La F.P. s'empresse d'ailleurs de faire remarquer qu'elle ne défend pas des thèses tribalistes et que si Joko ou Lufungula étaient tsetela, ils avaient subi une formation militaire normale de dix-huit mois, et non les trois mois bâclés du recrutement haïf à la Dhanis — dont nous avons eu l'occasion de dire qu'elle devait se réduire souvent à pas de formation du tout, faite de place dans les camps. Ce n'est pas sur la qualité de tsetela que la F.P. désirerait attirer l'attention, mais sur le fait que l'instruction militaire n'avait pas eu le temps, si l'on veut bien nous passer l'expression, de *décapiter l'arabisé* en eux. L'arabisé-sauvage-mal-dégrossi est malheureusement un épouvantail qui ne tient pas plus solidement en place que l'autre.

Nous avons déjà rencontré au cours de la révolte de Luluabourg Lumpangu, Saïd ben Abedi et Mpania Mutombo, chefs arabisés et esclavagistes autant que faire se peut, qui se montrèrent des soutiens inébranlables de l'E.I.C. Les mêmes raisons d'intérêt produisant les mêmes résultats, la F.P. bénéficiera cette fois encore du soutien de nombreux chefs *arabisés* qui s'empresseront d'offrir aide et auxiliaires à l'armée coloniale. Ils n'avaient pourtant pas subi l'influence civilisatrice d'un drill de dix-huit mois.

Doorme, par exemple, écrivait le 14 novembre 1897 (11): 'Cette route exécrable nous a fait perdre plus de deux cents soldats et sans le concours des chefs arabes, je crois que nos pertes auraient été beaucoup plus grandes...'. A nouveau, s'il y a une ligne de démarcation, elle ne passe pas entre les arabisés et les autres, mais entre les grands chefs rahlés, qui appuient l'E.I.C. et les soldats qui se révoltent, rejoints par une partie de la population, et par des chefs hostiles à l'Etat.

S'il faut accoler un adjectif à la révolte des Baoni, il faut dire alors que c'était une révolte congolaise. (12)

Lejeune (13) fait bien état de la présence à Bwana Debwa de Jangi, un Arabe d'Ujiji et d'un cadavre qui avait toutes les apparences de celui d'un Blanc revêtu d'un costume arabe; malgré les ordres donnés, ce cadavre disparut ainsi que ceux de deux autres Arabes inconnus'. On assiste là à la jonction entre deux thèmes: celui de la conspiration malfaisante des esclavagistes arabes revanchards et des arabisés nostalgiques,

très utilisé par l'E.I.C. et celui de la main criminelle d'une puissance étrangère, très chère au cœur des services de Sûreté du Congo belge.

On se montre en général bien trop sensible à ce genre d'argumentation, faite d'un peu de bon sens: s'il est évident que ceux — États ou autres puissances — qui ont intérêt à ce que la situation évolue dans un certain sens ne manqueront pas s'ils le peuvent de soutenir, voire de manipuler les mouvements locaux qui vont dans le sens de leurs intérêts, il ne leur est pas possible de créer de toutes pièces des mouvements comprenant des milliers d'individus.

Il n'y avait aucun besoin, et il n'y a aucune preuve — sauf à prendre au sérieux les cadavres qui s'évaporent — qu'une intervention extérieure se soit produite.

La F.P. laisse d'ailleurs ses cadavres à Lejeune, mais affirme: (14) 'Pour entretenir la rancœur et unir les mécontents dans une action commune, il faut des meneurs; il s'en trouve toujours dans de pareilles circonstances: quelques grades aigris parmi les réguliers et quelques anciens chefs arabisés parmi les auxiliaires...'

Et de faire allusion à Munié Pore, fils de Munié Moharar/Mragamwoyo, et à Kandolo, lui aussi un ancien de la *campagne arabe*... dans le mauvais camp.

Et le fait, comme le souligne la F.P., que les auxiliaires de Kandolo disparurent dans la forêt le 14 février n'était sûrement pas une coïncidence. Outre le fait que cette perpétuelle allusion à la *revanche des arabisés* finit par apparaître comme marquée au coin de la plus noire ingratitude si l'on considère quelle fut, en fait, l'attitude des chefs *arabisés* envers l'E.I.C., on doit tout de même relever que Munié Pore et Kandolo ne furent pas les seuls leaders des Baoni dont on connaisse les noms. Il y eut encore Amondalah, Saliboko, Changuvu, Mulamba, Tshamionge, Kalukula, Bwana Debwa, Sungula, Fandi Ali, Piani Mzungu... Certains de ces hommes étaient des chefs, d'autres des grades de la F.P. Les grades, coutumiers ou militaires — sont restés grades après la révolte. Parmi eux, seul Mulamba passe pour avoir exercé quelque temps une autorité *suprême ou centrale*.

Jusqu'ici, on aura sans doute été frappé par un certain nombre de similitudes avec ce qui avait précédé la révolte de Luluabourg: sévérité excessive des officiers, privations, injustices d'une part, fuites et désertions de l'autre. La révolte de l'avant-garde de Dhanis fut-elle *Luluabourg sur une grande échelle*? Evoquer les différences entre les deux révoltes peut nous aider à résoudre aussi cette question des meneurs.

Première différence, évidente: le nombre. On accepte en général le chiffre de 6.000 révoltés (3.000 réguliers et autant d'auxiliaires). C'est infiniment plus qu'à Luluabourg. Il s'agissait de plus de troupes étirées

en colonne, où les conclutables sont bien plus difficiles que dans un camp. La belle complication générale de Luluabourg aurait eu de la peine à exister dans de telles conditions.

Deuxième différence: la méthode, qui ne tient pas qu'aux circonstances. Il est clair qu'à Luluabourg l'idée première était de se rendre maîtres des officiers et de désertir en masse. Les meurtres sont venus se greffer sur ce plan presque par accident. En 1897, les meurtres ne furent pas surajoutés: ils faisaient partie du programme. On tira, dès le début, juste et pour tuer. L'affrontement ne fut pas évité. Les révoltés de Luluabourg avaient commencé par s'écarter des troupes de Lusambo et avaient cherché à Kayeye II une victoire par la ruse, avec le minimum de sang versé: avant d'entreprendre leur marche sur Ngandu. Les révoltés de Ndirfi devaient obligatoirement faire demi-tour et marcher droit sur Dhamis, qu'il fallait battre à Ekwangwa.

Les conditions de la révolte étaient cette fois telles qu'elles rendaient très difficiles les contacts et les plans concertés à l'avance, et impliquaient en même temps la nécessité de tuer et de se battre. Il ne fallait pas songer à une simple désertion.

La victoire sur les troupes de Dhamis acquise, les différents groupes se séparèrent presque tout de suite, dans des circonstances sur lesquelles nous aurons à revenir plus longuement, mais dont nous pouvons dire déjà qu'on y assista à l'habitude qu'on y assiste à l'habitude qu'on y assiste à l'habitude. Il semble bien que ce soit dans ce contexte-là que Munié Pore aurait émis l'idée d'une *reconstitution* à son profit de l'ancienne zone *Ngwana*. Si on en juge par l'émiettement des Baoni en divers groupes, ce projet, s'il a existé, n'a pas dû faire l'unanimité.

A Luluabourg, il y eut dès les préparatifs de la révolte une sorte de *triumvirat* Kandolo/Yamba-Yamba/Kimpuki; et cette direction semble avoir duré puisqu'on voit encore Kandolo jouer un rôle essentiel à Kayeye II et Kayeye I, et que les deux caporaux étaient toujours chefs lors de la destruction des derniers Baoni en 1908. Ici au contraire, c'est la multiplicité des petits groupes, avec un grand nombre de leaders qui semble acquise dès le départ, et c'est l'épisode de quelques semaines du *chef unique* Mulamba qui fait figure d'exception.

Que l'on n'ait pas hésité devant le sang et la guerre s'explique aisément par la gravité de la situation: on ne pouvait échapper à l'affrontement direct avec Dhamis, et il ne s'agissait plus, comme à Luluabourg, de quelques coups de fouet, mais d'un nombre considérable de morts, plusieurs centaines selon toute vraisemblance.

Les Blancs avaient tué directement un certain nombre de ceux-ci, fusillés pour des fautes mineures. Ils apparaissaient comme responsables des autres décès: ne forçaient-ils pas les soldats et porteurs à mar-

cher à toute allure, épuisés et le ventre vide, ne prétendaient-ils pas être les seuls à manger, tuant au besoin pour sauvegarder leurs réserves. Dans la traversée de la forêt, les soldats avaient eu faim. Maintenant qu'ils atteignaient des régions plus élevantes, ou ils auraient pu se refaire, on les contraignait à poursuivre cette course infernale, et les Blancs gardaient les vivres pour eux! Une conclusion s'imposait: on cherchait à les faire mourir. A première vue, cela nous parait idiot. Regardons-y de plus près.

Nous pensons qu'on nous accordera sans peine que, de tout ce qui était pour ces hommes l'histoire récente et le vécu quotidien, il n'y avait pas grand chose qui ait pu les incliner à être optimistes quant aux bonnes intentions du pouvoir, noir ou blanc, indigène ou étranger. La dernière entreprise guerrière d'envergure de l'EIC, la campagne contre les Ngwana, leur avait coûté 70.000 morts trois ans auparavant. Certains d'entre eux, depuis qu'ils avaient quitté leur village, avaient marché deux ou trois mille kilomètres; sans voir autre chose que cette marche interminable se poursuivant sans fin, où leurs compagnons, un à un, tombaient pour ne plus se relever. Il ne leur était pas possible de concevoir les opérations auxquelles ils participaient, qui se déroulaient à l'échelle du continent africain, et mettaient en jeu des rapports de force entre des puissances européennes qui étaient pour eux aussi lointaines que Sirius.

Le dépaysement parait démoralisant aux Africains, qui ne se battent vraiment bien que chez eux. Des officiers de la F.P. ont rapporté maintes fois avec surprise que leurs soldats se réjouissaient d'aller au combat après une longue poursuite, parce qu'on allait enfin en finir avec cette maudite marche et rentrer chez soi. Les dangers de la bataille leur paraissaient préférables à la peine quotidienne d'une marche prolongée loin de chez eux!

La campagne du Nil était vraiment une opération impérialiste à l'état pur. On chercherait vainement un élément quelconque qui réponde à l'intérêt des Congolais dans la conquête de Lado. Attaquer les Ngwana ou les révoltés de Luluabourg pouvait encore passer pour bénéfique, par la destruction de l'esclavage ou le relâchement de l'ordre public. On peut supposer que quand les Africains ont vu une chance de ne plus devoir participer à la traite, au moins certains d'entre eux se sont enrôlés avec un certain enthousiasme, même s'ils étaient la veille au service des Ngwana. *La Loi et l'Ordre* entraient sûrement dans les préoccupations, sinon des populations, du moins des chefs qui avaient prêté main-forte à l'EIC après Luluabourg. Dans la campagne du Nil, il n'existait rien de semblable: c'était exactement le genre de guerre pour laquelle on part sans y comprendre goutte, parce que le général a dit qu'on y allait.

Ne comprenant rien à ce qui se passait, ils pouvaient imaginer, peut-être précisément parce que beaucoup d'entre eux étaient originaires des régions où s'étaient déroulées les révoltes de 1895/96, que les Européens avaient décidé de les sacrifier, sinon dans un massacre, du moins dans une expédition-suicide. Ayons d'ailleurs un minimum de franchise: l'envoi d'unités rennaises ou d'individus encombrants dans des zones ou des opérations où les chances d'être tué étaient largement supérieures à la moyenne, est une pratique qui ne relève pas de la pure affabulation.

Nous consacrons le chapitre suivant à certains données orales, mais disons-le d'emblée: tout ce que l'on est en mesure de recueillir comme souvenirs de cette période va dans ce sens: les soldats étaient bel et bien convaincus qu'on voulait leur mort.

Pour éviter que leur cadavre s'ajoute bientôt à tous ceux qui jalonnaient déjà une longue route de souffrance et de misère, il n'y avait qu'une solution: tuer les Blancs. La description, même en groupe, était cette fois impossible. L'unanimité du mécontentement était telle, que la révolte une fois déclenchée à l'avant-garde, elle se répandit comme la flamme sur une trainée de poudre vers le Sud, le long de la colonne. Il n'y eut pas de bataille vraiment digne de ce nom avant Ekwanga, à plus de deux cents kilomètres au Sud, à vol d'oiseau, de l'endroit où la révolte avait éclaté.

NOTE:

L'alibi de subversion au Congo

De Léopold II à 1960, le Congo fut toujours le meilleur des mondes, mis à part quelques petits ennus qui provenaient du fait que ses habitants n'étaient après tout que des sauvages, à peine dégrossis.

Pour peu donc que les ennus revêtaient quelque ampleur ou gravité ils ne pouvaient venir, officiellement, que de l'extérieur.

Passons sur les velléités de reconquête précieuses pendant un temps aux Arabes pour ne nous occuper que des puissances européennes.

Pendant longtemps – les Rouges n'étant pas encore inventés – les Anglais et surtout les Allemands furent la cible de ce genre de découverte. Les Anglais, parce que c'est le Rhodés semblait forger le Katanga d'un oeil alléché et parce que leur opinion publique était très sensible aux critiques des humanitaires contre Léopold II, furent la cible favorite des insinuations jusqu'en 1914. A partir de là, et pour longtemps, ce sera l'Allemagne que l'on chargera de porter tous les péchés d'Israël, y compris à titre rétrospectif.

La Première Guerre Mondiale fut particulièrement dure sur tous les plans, mais elle surpassa tout dans le domaine de la propagande haineuse: la Brute Teutonique était l'incarnation même du Mal, et devant donc l'avoir été, même dans le passé. Ces Barbares n'avaient d'ailleurs jamais eu aucune culture, et pas même un grand musicien, à part Beethoven qui heureusement était Belge.

Il est évident de lire plusieurs descriptions d'un même fait, quand les unes datent d'avant 1914 et les autres d'après. Les incidents de frontières entre le Congo et l'Afrique Orientale Allemande ne furent pas plus nombreux ni plus épais qu'avec les Britanniques ou les Portugais, et le furent sûrement moins qu'avec les Français. Bien sûr, l'HEG déplore toujours qu'en toute bonne foi les autres puissances coloniales ne veulent pas reconnaître que seule la position de Léopold II est fondée sur des arguments solides. Néanmoins, tous les comptes-rendus antérieurs à la guerre décrivent les faits sur un ton parfois enerve, mais qui reste poli. A partir d'avril 1914, tous ces faits deviennent des preuves caractérisées du machinisme germanique et de l'imperialisme teuton. Ineluctables... guerelles d'Allemands.

On arrivait même à découvrir la main des Allemands là où on avait vu d'abord celle des Anglais!

C'assément, consul de Grande Bretagne à Boma, avait écrit sur le Congo un rapport très dur, qui fut cependant confirmé par la Commission internationale d'enquête constituée précisément dans l'espoir de le relâcher. Pour se tirer du guêpier, on avait décrit le rapport C'assément comme inspiré par la jalousie du gouvernement britannique. Les exactions révélées par l'enquête furent, elles, attribuées à des excès commis par des mandataires de sociétés privées, telles l'Anglo-Belgian India Rubber Co (ABIR), compagnie où il y avait effectivement des capitaux anglais... à côté de ceux de Léopold II.

Vient la guerre. Et voici que C'assément, qui n'était pas Anglais, mais Irlandais, s'avisa d'être impliqué dans la tentative de coup d'Etat nationaliste connu sous le nom de Pâques sanglantes de Dublin. Il fut pris et pendu pour haute trahison. Et il est exact que l'Allemagne avait aidé les nationalistes irlandais, ses alliés objectifs, tout comme elle aida l'ennemi, mais avec de moins bons résultats. Aussitôt, on s'avisa de l'innocence des Anglais. Bien plus, ils étaient des victimes eux-mêmes. N'aurait-on pas réussi à leur faire croire ce que disait le rapport C'assément, celui-ci avait bien sûr toujours été un traître et un agent de l'Allemagne et c'est sur l'ordre de celle-ci qu'il avait calomnié l'oeuvre grandiose de Léopold II. Son nom serait désormais un opprobre à toute nation civilisée et, surtout, civilisatrice.

Dans la foulée, on en profita pour ensevelir dans le même oubli que le rapport Casement l'accablant rapport de la commission d'enquête qu'il avait provoqué. Partu en 1905, et bien qu'adorné d'une longue introduction basement flagorneuse envers Léopold II, celui-ci constatait en effet l'existence de la plupart des exactions mentionnées par C'assément.

Par la suite, les puissances étrangères servirent d'explication toute trouvée à divers troubles sociaux. L'Allemagne est encore souvent visée, bien qu'on assiste à l'entrée en scène du bouc émissaire soviétique dont les *doctrines néfastes* font leur apparition parmi les alibi coloniaux des années '30.

Les troubles sociaux survenus, au cours de la Seconde Guerre Mondiale, dans les régions minières (Elsabethville, Lubumbashi, Mambou...) montrent que parfois la réalité dépasse la fiction, mais aussi que l'on cherche rarement au bon endroit.

Dans les années '50, un certain Léon Deberry publia un roman d'espionnage à thèse, brochant sur les événements de Lubumbashi ou les troubles sociaux s'étaient tenus du fanatisme d'une secte issue du *Witchi Lower*, le *Kinawidit* (qui est d'ailleurs le titre du livre). On y voit un colon, qui fut autrefois l'ami de différents chefs esclavagistes mais qui est aussi un agent de l'Allemagne, se déguiser en quelque chose comme un grand prêtre vaudou pour saboter l'économie congolaise et faire massacrer les autres Blancs. La secte a accessoirement des aspects oratoires qui permettent d'y attirer, le détournant de son devoir, un caporal de la Force Publique, alléché par une brillante madresse qu'il pourra prendre dans les fourres en marge de la ceinture! Ce n'est pas plus mal que du fétard de Villiers!

Il y eut aussi des grèves à Elisabethville, parce que l'Union Minière s'obstinait à

refuser d'adapter au coût de la vie, galopant à cause de la guerre, le salaire de son personnel noir (les Européens avaient obtenu satisfaction). La F. P. tira, il y eut des morts et tout ceci n'est pas de la fiction. Lorsque l'administrateur territorial principal Merchal, qui avait contesté la tuerie, informa de plus ses supérieurs que la durée de l'EMHK lui semblait être attribuable au fait que cette société dont le coeur — ou plutôt le portefeuille — penchait vers le camp fasciste, désirait gêner l'effort de guerre en suscitant des troubles sociaux dans la métropole minière, on le déplaça à Sakanya, localité perdue à la frontière rhodésienne. Il était évidemment inconvenant de chercher la main de l'ennemi, non dans des mouvements sociaux, mais dans les bureaux d'une grande société coloniale!

Depuis lors, l'Allemagne a fait son temps et la mode a changé. De l'indépendance à nos jours, on ne chasse plus dans les taillis congolais, devenus zairiens, que l'Ours russe ou le Tigre chinois. Comme alpha, ce gibier-là en vaut un autre...

NOTES

- 1) F. P., op. cit., pages 392/393.
- 2) APB, E-18, 1897-12.
- 3) Il s'agit d'un chargement d'ivoire noyé dans le lac en eau peu profonde près de Pore (cf. carte). On continue donc à travailler, même dans le secteur nord du lac, en théorie le plus menacé.
- 4) Il pourrait s'agir des combats de Mawambi (I/VI) ou de Mukupi (14/VI), mais c'est bien loin de Kirundu!
- 5) C'est du moins la thèse de Meyers (*Le Prix d'un Empire*).
- 6) cf. F. P., op. cit., p. 332 et Henry *Cron du Nil in Lejeune*, op. cit., pp. 206-209.
- 7) Seul Guy Weber (*Ces colonies... histoires du Zaïre*) mentionne la mort de Mathieu comme *accidentelle*. On traite d'ailleurs souvent ainsi les suicides commis pendant un moment de dépression, entr'autres pour permettre de faire au défunt des funérailles religieuses.
- 8) 11. 3 exactement. Si l'on présume que l'ensemble de l'avant-garde a eu un pourcentage de pertes équivalent à celui-là, on arrive à des pertes se situant entre 300 et 350 morts. La F. P. a livré un grand nombre de batailles qui ne coûtaient pas ce prix-là. Encore faut-il remarquer que si le *camari* tient compte des porteurs, il ne souffre mot des femmes et des enfants. Notre chiffre est donc sûrement encore en deça de la réalité.
- 9) Bembe (qui, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe absorbent les Zoba, Bwari, Simzi et Goma), Nyintu, Lega, Binja Nord et Sud, Lega-Metoko, Longola, 10) Bembe (Zoba, Samzi, Bwari, Goma), Nyintu, Hemba (Kunda, Boyo), Lumba, Kalanga, Zala, Bemba, Shila, Amza-Bwile, Tabwa, Tumbwe, Holoholo, Fururu (Fulero).
- 11) Lettre citée dans Lejeune, op. cit., page 149.
- 12) sans donner à ce mot un sens nationaliste qu'il ne pouvait avoir en 1897!
- 13) op. cit., page 163, voir note en fin de chapitre.
- 14) F. P., op. cit., page 402.

XVIII. Mémoire

D'après Mgr. Grison, dont les *Mémoires* sont parus en 1933, les soldats déclaraient: 'Dans la forêt, il n'y avait pas de vivres et nous avions faim; maintenant nous trouvons des vivres et les Blancs nous les refusent; ils veulent donc nous faire mourir, prévenons-les et sauvons nos vies en les tuant tous'. L'époque était évidemment plus favorable à la collecte de données fatalement orales que la nôtre.

Du fait du séjour relativement long du groupe de Baoni dirigé par Changvu dans le Maniema, c'est surtout dans cette région qu'on pouvait trouver indirectement, il y a quelques années, à entendre ce qui a pu se dire à l'époque, des personnes d'âge ayant des souvenirs significatifs. Nous avons pu en trouver sept. Il s'y ajoute le récit très intéressant d'un descendant d'un nommé Kimembe, originaire du Tanganyika, qui fut porteur durant l'expédition, et dont nous reproduisons ici l'essentiel.

Il semble que lorsque les Baoni ont expliqué leurs griefs aux populations du Maniema, ils aient exposé que l'Etat voulait leur mort parce que:

- après des jours sans trouver de nourriture, on leur rationnait celle que l'on trouvait.
 - on les empêchait de tout prendre aux villageois par la force.
 - sur ce qu'on trouvait, les Blancs se réservaient la plus grande part. En particulier, ils prétendaient monopoliser la viande.
 - on les avait fait marcher en rond dans des forêts où on ne trouve rien à manger, espérant qu'ils mourraient un à un à force de marcher.
 - on les faisait tirer sur leurs propres camarades ou sur des villageois paisibles.
 - on les avait obligé à abandonner des malades ou des blessés.
 - les officiers faisaient énormément de favoritisme (nourriture, femmes, corvées).
- Les points 1, 5 et 6 ne font pas de problème, étant reconnus par tous, F. P. comprise. On peut d'ailleurs difficilement discuter l'opportunité du rationnement. Il y a une certaine contradiction entre les points 2 et 5, du moins quant aux villageois, le point des exécutions n'étant pas contesté. Mais il est bien possible que certains soldats aient été éceurés par le fait

qu'on leur ordonne d'exercer des violences sur les villageois, tandis que d'autres auraient penché pour un pillage plus frane et plus massif. Autre hypothèse: les Baoni qui ont raconté aux paysans du Maniema qu'ils étaient revoltés pour ne pas avoir à tirer sur des villageois avaient simplement plus de sens diplomatique que ceux qui avaient regretté les occasions de pillage manqué! Les point 3 et 7 reviennent dans des griefs exprimés par les Baoni lors de la tentative de conciliation, au milieu de 1898: On ne les cite pas directement dans des sources européennes. Le point 4 donne à penser qu'il a pu y avoir un quiproquo tragique, les soldats prenant pour une manœuvre volontaire le carrousel affoîlé de Mathieu.

Histoire du porteur Kimembe

D'après C.K., vallée de la Lukuga, avril 1973. Traduit aussi littéralement que possible du swahili.

... Nous, les gens du Tanganyika, nous avons souvent fait les porteurs, pour les arabes qui faisaient du commerce, pour les Blancs, les hommes de l'Etat, tous et toujours la même histoire (1). Ils rapportaient des assiettes, des étouffes, des casseroles, des choses comme ça...

Kimembe était parti plusieurs fois faire du portage vers le Lualaba. Et comme ça il est parti faire le porteur à la guerre. (C'est) lui qui l'a fait. Il a voulu partir, il n'a pas été pris. On ne l'a pas pris (2). Les gens disent (qu') il y a des endroits, à Kisangani par là (on) on a pris du monde de force. Ce sont des chefs (3) qui les prenaient parce que le Blanc se fâchait pour en avoir beaucoup. Peut-être que le Blanc ne se fâchait pas, mais que le chef prenait un matabiche (4) pour beaucoup de porteurs et beaucoup de soldats, et des hommes forts. Moi je ne sais pas. C'est ce que les gens racontent, les gens ont vu. Moi je n'ai rien vu du tout (5). Kimembe disait: Il y a des chefs qui ont chassé leurs propres enfants (6) pour les envoyer à Fimbo Mingi (en les frappant beaucoup?) (7) avec la corde au cou.

Mais Kimembe n'est pas parti comme ça. C'est possible qu'il est parti parce qu'il s'était lavé avec une savonneuse usagée (8). La honte laisse autant de trace sur une femme que l'eau sur un canard (9).

On les a d'abord gardés sur l'eau (10), à Kisangani je crois, ou quelque part par là. Il y avait beaucoup beaucoup de soldats, beaucoup beaucoup de charges, beaucoup beaucoup de fusils, et des Blancs énormément beaucoup (11). Je pense, Kimembe trouvait ainsi car c'était un homme de l'ancien temps. Peut-être il y en avait autant qu'à la moitié de la Filitsaf (12). (Rire).

Des chicanos aussi, il y avait beaucoup. Comme faisaient les militaires

res du temps des Belges (à voix déguisée) Bolobi biloko na ndugu naye, Fimbo! (en lingala approximatif: Vol affaires de son camarade. Chiconote?) (13).

Le portage, c'était toujours la même affaire. Au début, les porteurs se dépêchent. Tout le monde est content, on ne se plaint pas de porter lourd parce qu'après on l'aura dans le ventre. Les porteurs connaissent bien le chemin. (Quelques) jours plus tard, les vivres diminuent. Ceux qui ont un peu moins de force traînent. On doit traîner les charges, les femmes, les enfants, la nourriture. Il y a des malades. Quand on trouve un village, on est obligé de vendre ses affaires pour un petit morceau de pâte (14) ou pour quelques bananes.

Kimembe et (ceux qui étaient) avec lui ont eu beaucoup de difficultés. Il y avait des Blancs malades, et des porteurs malades et on portait des paquets des Blancs, des soldats, des porteurs, tout.

Et il fallait toujours aller vite. D'abord ils avaient chanté comme d'habitude, comme 'Je porte une lourde charge, je suis très, très fort; mais les singes, qui ne portent rien, ils sont très, très faibles'. Mais un officier (15) était là qui l'improvisait (16). Ils ont aussi voulu chanter: 'Autrefois Bulamatar (17) était notre père, mais il nous fait travailler trop dur et nous ne l'aimerons plus, mais on les a battus (18). On frappait aussi beaucoup les soldats. Et eux devaient en plus prendre leurs fusils et courir derrière les villageois qui fuyaient pour ne pas devoir donner leur nourriture, ou pour ne pas être pris comme porteur. Ils ont lancé des flèches et tué des hommes.

Ils trouvaient sur le chemin des gens (qui) ne pouvaient plus avancer; ils étaient couchés sur le chemin et ils étaient assis contre les troncs. Ils pouvaient seulement ramper, pas marcher. Kimembe en a porté; ils étaient tous légers de la faim et la fièvre.

Ils ont compris qu'ils allaient mourir tous s'ils restaient avec les Blancs.

Mais ils tuaient ceux qui s'enfuyaient.

On a raconté que des soldats et des porteurs, quelque part plus loin, s'étaient battus avec les Blancs et les askaris (19) et les avaient tués et avaient pris la nourriture, la viande que les Blancs gardaient pour eux (20) et rentraient au village.

Les soldats disaient en cachette qu'ils ne tireraient pas sur les Noirs (21)(qui) voulaient rentrer chez eux. Ils tireraient plutôt sur les Blancs et on ferait peut-être mieux de tirer tout de suite.

Il y avait un soldat qui venait de l'Urwa et qui comprenait bien Kimembe (22). Il a expliqué à cet homme de l'Urwa (qu') il ne voulait pas mourir en continuant à marcher, mais il n'était pas là pour se battre, il ne connaissait rien à ces fusils avec des cartouches et à la mitrailleuse

(23). Tout ce qu'on dit, tu sais, quand on a peur mais qu'on a sa fierté (24) : sa mère n'avait pas encore de petits-enfants et des choses comme ça (25).

Le soldat son ami lui a dit que ça s'arrangerait; il devait essayer de ne pas marcher près d'un Blanc ou d'un askari s'il venait. Quand il entendait du bruit, qu'il aille tomber de tout son long dans les broussailles et qu'il ne bouge plus.

Il a agi comme il disait, mais tout s'est passé loin de lui...

(Après cela, Kimembe se joignit à un groupe de porteurs qui, comme lui, désiraient quitter la caravane. La façon dont ils regagnèrent le Tanganyika n'est guère précise. Ils ont dû gagner le Nord du lac par des chemins détournés, en subsistant par toutes sortes de moyens, dont certains d'une moralité assez élastique. Il termina le voyage en se joignant à des piroguiers. Nous n'avons trouvé aucun moyen d'évaluer quelle fut la durée totale de son aventure).

Que faut-il conclure de tout ceci?

Il est évident que le grand défaut de la transmission orale, c'est qu'elle ne donne pas accès aux événements, mais à la façon dont les gens d'aujourd'hui voient l'événement.

Un certain nombre de détails apparaissent comme des enjolivements. Ainsi, la plupart du temps, on prête aux révoltés d'excellentes intentions envers les populations civiles, de la pitié envers les ruraux et, chez C.K., on se hausse vers une prise de conscience de la négritude ou de l'africanité. Chez le même, on a d'ailleurs l'impression que les soldats loyalistes étaient tous des étrangers, et que les C'ongolais se sont révoltés comme un seul homme. Cela peut être une trace de nationalisme moderne datant de la courte période où les C'ongolais ont été autorisés à avoir une vie politique. Il se peut aussi que l'on préfère ne faire aucune allusion aux militaires loyalistes pour ne pas évoquer l'Équateur, que ce soit par prudence ou par mépris. Certains enjolivements peuvent d'ailleurs être un reflet fidèle de ce que les Baoni ont raconté.

Si l'on sous-traits ce qui relève trop visiblement de l'idéalisation a posteriori et de l'interpolation anachronique manifeste, on se trouve devant un tableau dont les principales données concordent avec celles dont nous disposons par les sources écrites.

Mais dans la mémoire populaire, ces diverses données sont organisées vers une évidence : pour qu'on leur ait fait subir tout cela, il fallait qu'on veuille leur mort. On voulait les faire mourir.

Nous allons voir comment ils commencèrent donc à tuer.

Notes

- 1) Naramano yale yale ni. Le sens est intermédiaire entre *et cetera* et *en particulier* pour la même chose.
- 2) Kufungu est plus fort que *prendre* (kukamata). La signification première est *attaquer*, d'un léger mais aussi *arrêter*, *mettre aux arrêts*.
- 3) Contumiers.
- 4) Cadeau, pourboire, pot-de-vin.
- 5) Sikona kitu. Le complètement, inutile, ne sert qu'à insister.
- 6) = qui ont donné la chasse à leurs propres administrés.
- 7) Kwa limbo mungi. Le sens de *kwa* est très vague. Il peut traduire *à, pour, vers*. Fimbo Mungi est alors le surnom de Dhamsi. Mais il peut aussi marquer la manière ou le moyen : avec beaucoup de (coups de) fouet.
- 8) = *avait eu une aventure avec une femme mariée (ou fiancée)* (et craignait donc conséquemment la vengeance de son rival malheureux).
- 9) Proverbe.
La *honte* (haya) dont il est question regarde le plus souvent les questions sexuelles, et le terme se confond presque avec *prendre*. On insinue qu'à moins de la prendre sur le fait, on ne sait jamais si une femme est infidèle, mais qu'elles s'entendent toutes fort bien à affecter extérieurement la vertu. On le glisse couramment dans la conversation lorsqu'elle s'agite vers l'autre sexe, comme on entend chez nous : *Les femmes sont toutes les mêmes*, généralement pas pour évoquer leurs qualités!
- 10) Le Fleuve.
- 11) Wazungu wengi Kabisa. (Tout est relatif!)
- 12) Usine assez importante, près de Kaleme, dont les cadres étaient encore, à l'époque, presque tous Blancs.
- 13) Interpolation probable d'un souvenir personnel de la punition à la F.P. à une époque plus récente. En 1897, le lingala était pas généralisé dans la F.P. Il était limité à quelques mots, et ceux d'un air très *miarid*.
- 14) s.e. de manioc.
- 15) En Français dans le texte.
- 16) Les chants de porteurs, piroguiers, etc... sont fréquemment satiriques.
- 17) Le gouvernement colonial.
- 18) Dans les cultures bantoues, les plaintes ou doléances s'expriment fréquemment de manière indirecte, comme ici, en affectant de ne chanter pour personne. Les femmes le font fréquemment.
- 19) En principe, mercenaire *zanzibarite*. Il y en avait, mais il faut probablement prendre le mot dans le sens *volontaire de la Côte*.
- 20) Réapparition du même griet!
- 21) Le mot est *mwamirika* = fils d'Afrique, africain. Interpolation probable du

pan-africanisme des années 60).

22) Tant originaires de régions proches l'une de l'autre, ils peuvent se comprendre sans recourir à une langue de grande communication, comme le swahili ou le hignala, en parlant leur langue maternelle. Le toisonnement linguistique est tel, en Afrique noire, que l'intercompréhension est fréquente.

23) Anachronisme flagrant! Il y avait des matraqueuses. Maxim dans la colonne, pas encore de matraquettes. En français dans le texte.

24) Kufanya kiburu, se comporter orgueilleusement (manee pejorative).

25) Il est matrilinéaire, et considère donc sa généalogie et se descendance du côté des femmes. Ses enfants seront principalement et de manière transmissible du clan de sa femme, mais aussi, personnellement et à titre personnel, du clan de sa mère, qui est aussi le sien. Sa mort serait donc pour ce clan la perte d'un accroissement potentiel.

XIX. Du 14 février 1897 à Ekwanga

Les mille hommes du bataillon commandé par Mathieu, puis par Lerooy étaient divisés en trois compagnies d'importance inégale, et qui ne progressaient pas dans l'ordre de leurs numéros.

La 3^e, avec Spelher et Bricourt, venait en tête et constituait la pointe. C'est de cette compagnie qu'il était question dans la lettre de Tamara. Ensuite marchait la 1^{re} compagnie, constituait le gros. Il y avait là Lerooy, Melen, Verhellen, Vedy, Inver. Quel qu'il ait été, c'est là que se trouvait l'auteur du *canot de roue*. La 2^e, commandée par Tagon et Andrienne, constituait l'arrière-garde. On avait laissé, à une trentaine de kilomètres en arrière, au porte de l'Obi le sergent Clouet, malade, son boy et 12 soldats. Ensuite s'ouvrait un vide d'une soixantaine de kilomètres, jusqu'au pont sur le Kibali, à Tamara, gardé par 50 hommes et un sergent elmina (1).

La 3^e compagnie ne participa pas à la révolte et atteignit Ndrihi. Les auxiliaires de Kandolo, dispersés dans la nuit du 13 au 14, allèrent prêter main-forte aux soldats de la 2^e compagnie pour éliminer Tagon, Andrienne et quelques soldats loyalistes. Ils périrent le 14 au soir, sans que la 1^{re} compagnie remarque quoi que ce soit de ce qui se passait derrière elle.

Après ce premier mouvement en arrière, les révoltés devaient se porter à nouveau vers l'avant pour supprimer les officiers de la 1^{re} compagnie avant de reprendre, cette fois pour de bon, le chemin du retour.

On n'a jamais pu déterminer si un soulèvement de la 3^e compagnie était prévu. Avorta-t-il parce que Spelher fut averti très vite par des survivants de la 1^{re} compagnie? Parce qu'il reçut un courrier, escorté de troupes, de Chailin annonçant la prise de Redja? Manquait-on d'occasions de contact avec la 3^e compagnie? Ses soldats étaient-ils suspects de compter dans leurs rangs trop de loyalistes? Rien ne permet de choisir entre ces hypothèses. Les révoltés progressèrent vers le campement de la 1^{re} compagnie pendant la nuit du 14 au 15, de façon à être à pied d'œuvre le 15 au matin.

Voici le récit que le lieutenant Verhellen fit quelques mois plus tard de l'attaque qui se déroula alors: 'La colonne de M. Lerooy s'était mise en

marche vers 5h 1/2 du matin dans l'ordre suivant : le commissaire général, la musique et les clairons, l'escorte de septante-six hommes, le Dr Vedy, ses brancardiers, M. Inver, à la tête d'une section de la première compagnie, et M. Melen avec le restant de la même compagnie formant arrière-garde. Toute la colonne, formée en file indienne, se déroulait comme un interminable ruban dans la brousse. On venait de faire halte pour le déjeuner. Il était environ 7h du matin.

Les mutins, en apercevant Mr. Melen qui était à l'arrière-garde, s'écrièrent qu'ils ramenaient un déserteur aux fers. Sans défense, l'infortuné officier les invita à s'approcher; quand ils furent à quelques pas de lui, vingt d'entre eux à la fois le couchèrent en joue et, avant qu'il ait eu le temps de protester un cri, firent feu. Mr. Melen fut tué sur le coup.

Au bruit de la fusillade, Mr. Inver, croyant que l'arrière-garde était attaquée par des indigènes, fit sonner le rassemblement et ranger sur quatre rangs les hommes qu'il commandait. Il s'appretait à leur ordonner de faire feu lorsqu'il vit s'avancer les soldats révoltés; au premier rang desquels était le caporal bakusu Amondalah, qui cria à la troupe de Mr. Inver:

« Ne tirez pas! Nous venons de tuer nos chefs blancs et nous allons faire subir le même sort aux vôtres! »

Aussitôt, les soldats de Mr. Inver, des Bakusus en majorité, mirent bas les armes sauf quelques Elminas et Azandes sur lesquels les révoltés se précipitèrent et qu'ils chargèrent de chaînes après les avoir désarmés.

Mr. Inver, se voyant trahi, s'écria, mais il alla malheureusement se perdre dans un marais, où il fut rejoint par les mutins et tué d'une balle dans la tête.

Au moment où il avait entendu les coups de feu tirés par les assassins de Mr. Melen, Mr. Inver avait hâtivement chargé un soldat elmina d'aller prier le Dr. Vedy d'avertir le commissaire général. Le Dr. Vedy, sans se rendre compte de ce qui se passait, courut chez Mr. Leroi par lequel il se croyait mandé. Le commissaire général et moi finissons de déjeuner d'un peu de riz, de confiture et de café:

« Vous m'avez fait appeler, dit le médecin? »

« Nulllement. »

« C'est Inver qui m'a fait prier de vous rejoindre. »

« J'allais précisément vous demander ce qui signifient ces coups de feu tirés à l'arrière-garde. »

« Je suppose que l'on pourchasse des indigènes hostiles. »

Ce disant, Mr. Leroi griffonna un billet qu'il chargea un caporal de porter à Mr. Inver. Mais le caporal revint au bout d'un instant en

s'écriant: « Vital Vital, ce qui signifie en kiswahili 'la guerre'. Presqu'aussitôt, deux ou trois coups de feu retentirent et Mr. Leroi, le Dr. Vedy et moi-même entendîmes des balles siffler à nos oreilles. »

C'était une véritable surprise. Nos hommes, après avoir formé les faisceaux, s'étaient repandus dans la brousse. Sans perdre son sang-froid, et avec un calme admirable, le commissaire général fit sonner le rassemblement, mais les soldats pris d'une irrésistible panique, au lieu de rallier leurs chefs, prirent la fuite.

Cependant, les coups de feu tirés dans notre direction augmentaient; les mutins se rapprochaient. La situation devenait critique. Le Dr. Vedy les mutins se rapprochaient. La situation devenait critique. Le Dr. Vedy se sauva le premier. Tandis que, malgré mes objurgations, Mr. Leroi se dirigeait vers l'ouest, je me jetai avec deux Batelela fidèles et mon boy derrière un monticule, situé à l'est du campement et d'où, bien abrités, nous dirigeâmes un feu nourri vers les assaillants.

Décidé à vendre chèrement ma vie, je visais avec soin tous ceux qui me serraient de trop près, si bien qu'au bout de quelque temps, une quinzaine des plus audacieux avaient perdu la poussière. Cela refroidit l'audace des autres, qui se tinrent à bonne distance.

Mes deux Batelela fidèles et moi-même avions, en peu d'instants, brûlé toutes nos munitions. J'avais une fois de plus fait l'expérience de la mauvaise qualité des cartouches qui devaient armer mon Mauser à répétition: près de la moitié avait raté. Aussi profitant d'un court répit que nous laissèrent les assaillants, les Batelela et moi primes notre course dans la brousse, en nous dirigeant vers l'est...

Vers dix heures du matin, nous fîmes la rencontre de deux soldats que je pris d'abord pour des rebelles, et contre lesquels mes compagnons et moi nous croisées la baïonnette, mais ils nous crièrent avec force gestes rassurants: « Amis! Amis! ». Méfiant tout de même, je leur intimai l'ordre de jeter bas leurs fusils. Ils m'apprirent que le commissaire général avait été massacré. Voici dans quelles circonstances.

Lorsque mon regrette chef avait, malgré mes instances, pris la direction de l'ouest, un certain nombre de mutins s'étaient élancés à sa poursuite.

Ils tentèrent d'abord de le prendre vivant, sans doute pour se donner le plaisir de lui infliger les pires tortures avant de le faire périr. Successivement, trois des plus déterminés coquins de la bande essayèrent de s'emparer de sa personne, mais le commandant Leroi, seulement armé de son revolver, brûla la cervelle à chacun d'eux. Alors les autres tirèrent lâchement sur lui, de loin, une grêle de coups de feu. Atteint d'une balle dans la nuque, le commissaire général tomba foudroyé.

Après l'avoir tué, les rebelles ont dépouillé le commissaire général de ses vêtements que leur chef, le caporal Amondalah a aussitôt revêtus. Le

cadavre a. parait-il, été abandonné aux indigènes qui l'ont emporté.

Avec mes quatre compagnons Batelela, j'ai poursuivi ma route vers le Nil et j'ai été assez heureux pour rattraper vers 5h du soir la troupe de MM. Speller et Bricourt qui avait déjà réussi à rejoindre le Dr. Vedy... Le lendemain nous nous mimés en route vers Dunggu, sur l'Uele, par Ndriti.

Nos soldats épouvantés par ces tragiques événements nous imposèrent cette direction. C'est à grande-peine que nous obtîmes qu'auparavant une section de trente hommes allât reconnaître les lieux du massacre: encore dûmes-nous consentir à les laisser aller seuls pour ne pas les exposer, par notre présence dans leurs rangs, à la vindicte des rebelles s'ils avaient rencontré ceux-ci! (2).

Il ne restait donc plus, des trois compagnies de l'avant-garde, que la troisième compagnie de Speller et Bricourt, intacte (3), ainsi que Verhellen et Vedy qui tous fuirent vers le Nord. De le Court, au contraire, accompagné de quelques soldats (4), s'enfuit vers le Sud, et tenta d'organiser un point de résistance et d'avertir Dhanis de ce qu'il se passait à son avant-garde.

Le premier obstacle que devaient rencontrer les Baoni, était le poste de l'Obi. Le mot *obstacle* convient bien mal au sergent Closet, très malade, accompagné de son boy et de douze soldats elmina et zande. Le sergent aurait préféré se replier sur Tamarra où il y avait un poste de cinquante hommes et un pont, facile à défendre, sur le Kibali. Closet était cependant hors d'état de marcher. Il aurait donc fallu le porter, de même qu'un nombre impressionnant de caisses de matériel et de munitions. Le principal souci du sergent était en effet de soustraire celles-ci à la convoitise des révoltés. Craignant sans doute que la lenteur qui résulterait de tout ce portage ne les expose à être rattrapés par les Baoni, les soldats de Closet préférèrent désertir. Closet et son boy détruisirent autant de munitions et de matériel qu'ils le purent, en noyant les caisses dans la rivière Obi. Le sergent fut abattu le 19 février. Le sort du boy ne nous est pas connu.

A Tamarra, il y avait un poste de cinquante congolais, commandé par un sergent elmina. A une date imprécise de la fin de février, les soldats se mutinèrent, soit simplement à la nouvelle de ce qui se passait plus au Nord, soit parce que les Baoni leur avaient dépêché l'un ou l'autre émissaire. Le sous-officier, qui refusait de les suivre dans leur révolte, fut abattu. Ainsi disparaissait tout obstacle au franchissement du Kibali, qui aurait pu retarder la progression des révoltés vers le Sud.

Quelque part au Sud de Tamarra, un groupe de vingt soldats qui escortaient un courrier de Dhanis refusa lui aussi de se joindre à la révolte. Sans doute s'agissait-il d'hommes de l'escorte personnelle de Dhanis (la

Ville Gande ou la garde prisonnière). Un seul en rechappa.

Le lieutenant de le Court tenta une résistance plus sérieuse, avec quarante hommes qu'il avait pu rallier, à Andemobe entre Hurri et Kibali. Attaqués le 4 mars, ils ne purent résister que quelques heures. Le lieutenant put cependant prendre la fuite et rejoindre, blessé et épuisé, le camp de Dhanis quelques jours plus tard.

C'est ce même 4 mars que le V. G. G. signala à Boma, par une lettre datée de Kilo, qu'il venait d'apprendre la révolte des troupes de Lerou. La nouvelle fut connue à Bruxelles le 9 mai, nous aurons à y revenir...

Cherchant une position favorable à la défensive, Dhanis préféra reculer jusqu'à Ekwanga, où il pouvait s'abriter derrière l'Huri, en laissant une grand-garde sur la rive est et un poste de surveillance au passage même. Il lui restait une dizaine de jours pour établir solidement ses positions.

Lejeune-Choquet, dans son *Histoire Militaire du Congo* (5), se laisse quelque peu aller à son goût pour l'épopée en parlant de la *petite colonie... enveloppée par l'armée noire*. La situation de Dhanis n'avait encore rien à voir avec celle d'un groupe minuscule entouré de partout par la meute hurlante de tous les *démans noirs* (6) que peut vomir l'Afrique centrale. Il n'est pas assiégré.

Il conserve avec lui le gros de ses troupes, dont son escorte personnelle, ainsi que des mercenaires zanzibarites, haoussa et elmina et n'a donc pas que des troupes *peu fiables*. Voici, d'après Lejeune, quel était son Etat-Major: commandants Bodart et Julien, capitaine Cronenberg, lieutenants De Wulf, von Friesendorf, Beernaerts, Christaens, Lindeskjöld, sous-officiers Debaudenance, Dubois, Hansen, Rewers, Snellings. S'y ajoutaient les lieutenants de le Court et Lemoine, le Dr. Heriaux, l'armurier Crabay et le sous-intendant Louis Dhanis, frère du chef de l'expédition (7). Cela fait donc dix-neuf Blancs.

Compte tenu de la faiblesse de l'encadrement pendant cette expédition bâclée (On est loin des pelotons de septante-cinq hommes commandés par un européen)(8) et même en tenant compte de ce que, surtout auprès du commandant en chef, il y avait quelques Blancs qui n'étaient pas directement investis au commandement d'une unité, il est difficile d'estimer les troupes de Dhanis, au vu du nombre de ses officiers, à moins de 1.500 hommes. Il bénéficierait de plus des avantages de la défensive. Il serait donc erroné de se faire de la bataille d'Ekwanga une image d'Epinal, et d'y voir comme on y a souvent poussé, une marée humaine se ruant sur une poignée de héros. Les Baoni avaient certes l'avantage du nombre, mais ils n'avaient pas partie gagnée à l'avance. Ils ont certes bénéficié du ralliement des auxiliaires et de beaucoup de régularités de Dhanis. Mais celui-ci fut également affaibli par la défection d'un certain

journees de marche).

La debandade generale ne devait s'arreter qu'à Avakubi. Encore Dhanis estima-t-il preferable de gagner les Stanley-Falls, laissant à Henry, récemment arrivé sur les lieux, le soin de remonter quelques troupes à peu pres combattives à partir du ramassis de fuyards présents à Avakubi.

NOTES

- 1) Originaire de l'actuel Ghana.
- 2) Interview accordée par le Lt. Verhelten au journal *L'Étoile Belge* du 31 juillet 1897 citée par les *Vétérans coloniaux. Revue congolaise illustrée*, 1946.
- 3) Suivant Lejeune-Choquet, op. cit., page 152, il s'agissait de deux cents hommes, de race Ilkwangula (Équateur).
- 4) Les renseignements donnés par la F.P. op. cit., page 397 sont imprécis en ce qui concerne les effectifs morts.
- 5) Op. cit. page 152.
- 6) Ibidem.
- 7) Op. cit. page 145.
- 8) F.P., op. cit. page 400. La F.P. voit dans cet encadrement déficient une des causes de la révolte.
- 9) Lejeune, op. cit. pages 145-146. Nous avons déjà eu l'occasion de dire que Meyers resta un ardent défenseur de la mémoire de Dhanis contre l'ingratitude de Léopold II.
- 10) Cfr. infra ch. XXII.
- 11) F.P. op. cit. page 398.
- 12) F.P. op. cit. pp. 398-399.
- 13) Meyers, dans Lejeune, op. cit. page 146.

XX. Le Maître n'est pas content

Il nous paraît opportun de dire un mot ici de la manière dont Léopold II eut connaissance de ces événements qui compromettaient ses ambitions territoriales au Soudan, des récits qui en furent faits en Belgique, et de la manière dont le Roi-Souverain réagit à ces événements et à ces relations. C'est en effet un facteur d'importance pour la suite des événements.

La victoire d'Henry lui valut ... d'être envoyé sur le Nil, Dhanis et les autres restèrent alors face à plusieurs groupes de Baomi dont Léopold II et Boma ne furent pas loin de nier jusqu'à l'existence ! Nous avons déjà fait allusion à la disgrâce de Dhanis qui suivit cette révolte, de même qu'à l'effet désastreux qu'ont eues, à diverses reprises, des instructions intempesives de Léopold II.

On sait que les communications étaient une des faiblesses de l'EIC, et singulièrement de la F.P. De Boma au P.C. de Dhanis, alors aux Stanley-Falls, nouvelles, courrier, renforts et munitions avançaient à l'allure des bateaux à roue. Du P.C. au théâtre des opérations, au pas des courriers ou au rythme des pagates.

Dès la campagne contre les Ngwana, la F.P. fut contrainte d'improviser sans tenir compte des instructions de Boma, invariablement périmées au moment de leur réception puisque basées sur des faits vieux de plusieurs mois. Boma à son tour ne disposait d'aucune latitude ni d'aucun recul par rapport aux instructions de Léopold II, qui refusa toujours d'admettre la gravité réelle des événements.

Dans son ouvrage sur Léopold II (1), B. Emerson consacre à la révolte de l'expédition Dhanis le paragraphe suivant : Les 3.000 hommes de Dhanis – la plus importante de toutes les expéditions en Afrique au XIX^e siècle – quittèrent Stanleyville en octobre 1896. Leur chef avait reçu instruction de suivre la vallée de l'Aruwimi, enfer tropical où avait tant souffert, quelques années plus tôt, la mission de secours à Emin Pacha. Un itinéraire d'une difficulté incroyable, mais délibérément choisi pour dissimuler aux Français l'ampleur de l'entreprise, car ceux-ci gardaient sous surveillance la vallée de l'Uele. Léopold eut été mieux avisé de se souvenir des mésaventures de Stanley à la fin des années

1880), les hommes de Dhannis supporteront tout aussi mal la forêt humide et, en février 1897, ses Batehs (sic), natis du Sud du Congo, se mutinèrent et prirent la fuite. Les plans grandioses de Léopold s'envolaient du même coup.

Ce paragraphe prend place dans un chapitre de vingt pages consacré à relater une partie des efforts du Roi pour réaliser ses ambitions sur le Nil, entre 1895 et 1907. L'historisme britannique ne fait d'ailleurs là que refléter fidèlement l'attitude de Léopold II : les Baioni ne furent jamais pour lui qu'un contretemps irritant dans des plans extrêmement vastes et demandant beaucoup de temps. Il craignait avant tout que des événements de ce genre ne jettent le doute sur les possibilités réelles qu'avait l'ÉIC d'exercer sa souveraineté à l'intérieur de ses frontières, doute qui aurait pu à la fois dissuader des investisseurs potentiels et affaiblir sa position diplomatique. En fait, le Congo était en train de connaître la plus grande guerre qui se soit jamais déroulée sur son sol, et ne connaîtra plus rien qui s'en approche avant les *rebellions* de 1963-1964.

En effet, l'ÉIC devait toujours faire face aux guerres en cours : celle du Nil, avec Chatlin, celles du Katanga et du Kasai où persistait la situation embrouillée et peu sûre résultant de la guerre civile Luba, de la présence des Baioni, et de l'agitation conséquente parmi les tribus. Le théâtre des opérations était donc deux ou trois fois plus étendu que celui de la *campagne arabe* et les combattants, si l'on excepte les mahdistes et quelques mercenaires de la F.P., étaient cette fois tous congolais : jamais, du moins dans le cadre d'opérations militaires, leur sang ne fut versé avec tant de prodigalité. La réaction de Bruxelles ne sera jamais proportionnelle à cette situation, telle qu'elle apparaissait sur place. 'On minimise le danger', écrit R. J. Cornet. 'On hausse les épaules en parlant de quelques mutins, presque à cours de munitions, affamés, sans ressources, désemparés, se déchirant entre eux et qui vont fondre comme neige au soleil. C'est, dans tous les cas, le mot d'ordre donné à la presse : ce n'est pas le moment d'ébranler le crédit de l'État' (2).

Sur ce point spécial de la presse, on se trouva quelque temps devant une situation qui tenait de la bouteille à encre sans que, pour une fois, Léopold II y soit pour rien. En effet, il semble bien que certains journaux belges de l'époque se soient attachés les services d'une voyante particulièrement extra-lucide ou d'un journaliste ayant le don de double-vue, car la révolte fut annoncée avant qu'elle ait eu lieu.

Le Roi n'étant pas démunni de moyens pour répondre à de faux bruits : le *Mouvement Géographique* et la *Belgique Coloniale* constituaient une artillerie largement suffisante, et dans le contexte des rivalités coloniales de l'époque, il était assez facile d'attribuer toute mauvaise nouvelle à

des concurrents (bien entendu *perfidés*). Mais, lorsque quelques mois plus tard la vraie révolte s'étant produite, Léopold II et ses journalistes attirés durent expliquer que les nouvelles n'étaient pas vraies alors mais qu'elles l'étaient maintenant tout en n'étant pas si grave que l'on aurait pu le croire, ils commencent, comme on dirait, à avoir bonne mine.

Le 9 juillet 1897, Joubert notait dans son journal (3) : 'Dans les journaux belges, il a été question dès le mois de décembre, que l'expédition Dhannis avait été détruite par les devichés. Ne serait-ce point la l'expédition de l'histoire des révoltes?'

Nous ne savons pas à quels journaux il fait allusion, et c'est une de ses mauvaises habitudes : il ne cite pratiquement jamais le titre de ses lectures. Tout ce que nous pouvons inférer de notre connaissance générale du personnage, c'est qu'il s'agit sans doute de journaux bien-pensants ! En effet, la coïncidence à laquelle nous faisons allusion ne s'est pas produite en décembre, mais bien dans la seconde quinzaine de janvier. Il est très probable que c'est bien à cette même coïncidence que Joubert fait allusion, mais qu'à six mois de distance — et peut-être parce que les journaux faisaient partie d'un même arrivage — il confond les dates. Il pourrait aussi n'avoir eu connaissance de la nouvelle que par une coupure non-datée, ou même par ouï-dire. La mission de Baudouville avait un clergé provenant dans son écrasante majorité de Flandre. Parmi les 30 missionnaires décédés en terre africaine dans le Haut-Congo entre 1878 et 1901, 28 au moins sont nés dans des localités flamandes (4). Il était tout naturel que s'ils faisaient venir un journal belge, ou si leur famille leur en envoyait un, ce soit un titre paraissant en Flandre. Or, c'est précisément d'un journal d'Anvers, la *Métropole* que partit le canard : sous un gros titre *MORT DU BARON DHANNIS*, on y annonçait que l'expédition du Haut-Nil avait été anéantie, et on avançait même le chiffre des pertes : 21 tués (blancs, évidemment).

La *Belgique Coloniale* publia des démentis le 24 janvier et le 31 janvier. Certains journaux doutent encore de l'exactitude de la nouvelle lancée sur le massacre de l'expédition Dhannis. Nous pouvons affirmer, encore une fois, que celle-ci a été forgée de toutes pièces et que son auteur est connu. Si le rédacteur de la *Belgique Coloniale* ne bluffait pas, il est dommage qu'il n'ait pas désigné le faussaire de façon plus précise. Les canulars coloniaux n'étaient pas rares dans ces temps-là, soit que les nouvelles subissent des déformations et des embellissements si nombreux au fil des kilomètres qu'elles en devenaient méconnaissables à l'arrivée, soit que de faux bruits soient lancés sciemment par des groupes d'intérêt ou des puissances politiques. Et compte tenu du conflit aigu que la question du Soudan créait entre les ambitions des diverses puis-

sances coloniales, on n'a que l'embaras du choix entre les groupes et le pays susceptibles d'avoir inspiré cette fausse nouvelle.

L'ennui, comme nous l'avons dit, c'est que la nouvelle allait devenir vraie. La *Belgique Coloniale* du 9 mai 1897 devait reconnaître: 'Le Vice-Gouverneur Général du Congo (5) a télégraphié au gouvernement général que, d'après une lettre du baron Dhams, datée de Kilo, le 4 mars, une colonne de soldats, commandés par le commandant Leroy (sic), se serait révoltée au milieu de février à Ndirfi dans le district de T'Ujela, et aurait tué ses chefs. Outre M. Leroy (sic), MM. Verhellen, Spelher, Andrienne et De le Court faisaient partie de cette colonne. A cette douloureuse nouvelle s'ajoute celle de la mort du lieutenant Mathieu, ancien résident chez le sultan Bangassou (Mhomu)'. Joubert avait reçu des nouvelles précises au mois de mai. Il écrivait le 29 juin: 'On ne sait pas encore quelle est la marche des révoltés. On dit qu'il faut au moins 1.000 hommes pour les attaquer', et le 8 juillet: 'Il y a beaucoup de Blancs à Nyangwe et Kasongo. Dhams y est. Il ne croit pas que les révoltés puissent avoir l'intention de venir jusqu'à Tanganyika'. Il semble bien que la lecture de cette bourde journalistique lui ait cependant inspiré quelques doutes. C'eux-ci, dans son cas, n'ont pas dû durer bien longtemps. Qu'on imagine alors la perplexité que la nouvelle fausse, démentie, mais suivie d'une autre que l'on certifie cette fois vraie, et qui dit à peu près la même chose, a dû provoquer chez lecteurs se trouvant non plus au bord du Tanganyika, mais sur les rives de l'Escaut.

Il se peut que la raison pour laquelle Léopold II se cramponna ensuite à la thèse de l'incident négligeable, puis de la victoire définitive à la Lindi, soit la crainte de renouveler ce genre de situation de doute et d'équivoque, de nature à engendrer l'inquiétude à propos du Congo. Un mensonge clair était après tout préférable à une vérité comportant des *zones d'ombre* au sujet desquelles les *anti-congolais* pourraient broder. Et après tout, si ce n'est pas une chose moralement recommandable que de mentir à la presse, Léopold II était, le faisant, en bonne compagnie: tous les gouvernements le font, par souci de l'opinion publique, ce qui est une forme d'hommage du vice à la vertu.

Une chose était donc de proclamer *turbi et orbi* que le gouvernement de l'EIC n'avait aucune inquiétude, qu'il contrôlait la situation et que les révoltés n'étaient à tout prendre qu'un ramassis de loqueteux peu redoutables. Une toute autre chose était de se comporter en tous points comme si ç'avait été là la vérité. Et c'est pourtant ce qu'il a fait.

Les troupes chargées de combattre les révoltés furent traitées en parentes pauvres. On leurs marchandait les moyens, on préleva même chez elles des troupes et de l'équipement pour le Nil. Cela ne fit évidem-

ment qu'accroître la propension des soldats de la F.P. à vivre sur le pays. Ce fait à son tour ne pouvait que contribuer à jeter encore un peu plus les populations locales dans les bras des révoltés. Léopold II pourrait donc avoir contribué à prolonger et à approfondir la révolte!

Notes

- 1) Emerson Barbara: *Léopold II*, ..., page 199.
- 2) René J. Connet: *Manitoma*, page 247.
- 3) APB, document E-18, entrée du 9/7/1897.
- 4) D'après D. Rinchon: *Les Missionnaires Belges au Congo*, page 12.
- 5) Non pas Dhams, mais le VGG Fuchs, resté à Boma.